



NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.

JANVIER 1775.

PREMIERE PARTIE.
ANNALES LITTÉRAIRES
DE LA SUISSE.

I. *Encyclopédie, ou dictionnaire universel raisonné des connaissances humaines, tome 37.*

TOUT est merveille dans la nature; les phénomènes les plus communs & en apparence les plus simples, suffisent pour occuper le physicien, & lui faire sentir les bornes étroites des connaissances humaines, dès qu'il prétend remonter des effets aux causes & rendre raison de ce que l'expérience lui a fait découvrir. Un seul exemple démontrera cette vérité humiliante & si souvent répétée. La *rosée*, phénomène aqueux, qui pendant l'été humecte nos campagnes, est une chose connue de tout le monde, & qui

malgré cela embarrasse à divers égards l'observateur de la nature. Essayons de rassembler ici ce que les soins ont pu lui apprendre à ce sujet, & voyons ce qu'il en ignore encore. On peut distinguer trois sortes de *rosées* : celle qui s'éleve de la terre dans l'air, celle qui retombe de l'air sur la terre, & celle que l'on apperçoit sous la forme de gouttes sur les feuilles des arbres & des plantes.

1°. La rosée s'éleve de la terre pendant les mois de l'été par l'action du soleil, dont la chaleur pénètre la terre insensiblement ; & elle commence à monter une heure ou deux après le coucher de cet astre. On peut la rassembler sur des plaques de métal non polies, ou de grands disques de verre, que l'on place sur terre ou un peu au-dessus. Elle se trouve en plus grande quantité dans les lieux qui ont été bien éclairés par le soleil. Lorsqu'après un jour chaud il survient une soirée froide, on voit sortir des fossés & des canaux une vapeur qui s'éleve en forme de fumée ; parvenue à la hauteur d'un pied ou de deux, elle se répand également de tous côtés : alors la campagne paraît couverte d'une rosée qui humecte tous les corps, & mouille les habits de ceux qui s'y promènent. Elle n'est pas la même par-tout. Dans les pays voisins des lacs & des rivières, elle ne contient presque

que de l'eau ; mais si la terre est grasse , sulfureuse , abondante en minéraux , la rosée sera composée de parties semblables , de diverses huiles , de sels volatils , &c. On comprend qu'elle doit être bien plus abondante dans les pays aqueux que dans les lieux secs & arides. Toute la rosée ne monte pas à la même hauteur , la plus grande partie s'arrête fort bas , & le reste s'éleve dans l'athmosphère , où elle flotte lentement , entourant les corps qu'elle rencontre & retombant quelquefois pour humecter la terre. Ce dernier fait a été constaté par diverses expériences. Mais une singularité remarquable , c'est que la rosée ne s'attache pas indifféremment à tous les corps qui se trouvent à sa portée. Un habile physicien a observé que les diverses couleurs l'attirent avec une force inégale , & que l'action de cette force dépend de la grandeur & de la structure des corps colorés. Quelle peut être la cause de cette différence ? Voilà d'abord matière à recherches & à conjectures. Il est bien plus facile de deviner pourquoi il ne tombe point de rosée lorsque le vent souffle avec violence. Tout ce qui monte de la terre ou qui s'est élevé dans l'air pendant le jour est d'abord emporté. Mais quels vents doivent contribuer le plus à rendre la *rosée* abondante ? Ce sont , sans doute , les vents chauds , qui ouvrent la terre & en font sortir

une plus grande quantité de vapeurs. Il en tombe beaucoup plus dans le mois de mars , & elle est plus remplie d'eau que pendant les grandes chaleurs de l'été , parce que celles-ci volatilisent non-seulement l'eau, mais encore les huiles & les sels. Quelques anciens philosophes ont cru que la rosée tombait la nuit, parce que la lune & les étoiles la pressaient en-bas : d'autres ont ajouté , comme par une conséquence nécessaire , qu'elle tombait plus abondamment lorsque la lune était pleine. Cependant on en ramasse tout autant lorsqu'elle ne luit point du tout. Et d'ailleurs quel effet pourraient produire les rayons de cet astre , puisque, reçus par le plus grand miroir ardent, rassemblés dans le foyer & condensés 500 fois davantage, ils ne causent aucune variation sur le thermometre le plus mobile? On distingue aisément la pluie de la rosée. La première est une eau blanche & claire, qui distillée n'a ni goût, ni odeur. La seconde est jaune & trouble, & prend l'un & l'autre quand elle a passé par l'alambic. Mais il n'est pas aussi facile de saisir les caracteres qui peuvent différencier la rosée d'avec le brouillard, sinon parce que celui-ci tombe sur toutes sortes de corps, tandis que l'autre paraît en éviter quelques-uns. S'éleve-t-il pendant la nuit dans l'athmosphère des vapeurs plus pesantes que pendant le jour?

Les unes ne forment-elles que la *rosée*, & les autres le brouillard ? Ont-elles différente force électrique ? Seraient-elles plus ou moins attirées par les métaux ? Jusqu'à quelle hauteur peut monter la *rosée* dans l'athmosphère ? Est-ce la diminution ou la privation de la force électrique qui l'oblige à tomber ? Voilà tout autant de problèmes encore à résoudre. Attachons-nous à observer le but & les avantages du phénomène qui nous occupe. L'usage de la *rosée* est, d'humecter & de nourrir les plantes. En s'élevant d'abord lentement de la terre, elle les entoure, se présente aux parties neuses des feuilles, & les pénètre par le moyen de leurs pores absorbans. Ceci explique comment les plantes attachées à des rochers peuvent végéter & croître : la *rosée* & les autres vapeurs qui s'élevent dans l'athmosphère suffisent pour cela. Il en est de même de celles qui naissent dans les contrées où il ne pleut point. Le terrain y est sablonneux, poreux & fort humide par-dessus ; il en sort d'une profondeur considérable beaucoup de *rosée*, & elle paraît très-sensiblement toutes les nuits, ce qui supplée à la disette de la pluie.

2°. Lorsque le soleil échauffe fortement les arbres & les herbes, sa chaleur volatilise leurs huiles, qui à raison de leur pesanteur retombent sur terre, & forment ce qu'on

nomme *rosée huileuse* ou *mielleuse*. Lorsqu'elle tombe dans de l'eau, elle surnage en forme de pellicule grasse. On l'observe sur-tout dans les lieux où il y a des plantations d'arbres, & lors des plus grandes chaleurs. Le terrain qui se trouve au-dessous des chênes, des frênes & des érables, en est souvent humecté, tandis que les environs sont entièrement secs. Elle ne tombe point sur les feuilles déjà couvertes de la *rosée* ordinaire, ni sur les plantes basses. Voilà tout ce que l'on en connaît, & l'on n'est pas même assuré que ce soit là une véritable *rosée*. Ne serait-elle pas plutôt une espèce d'huile exprimée par la chaleur, des feuilles même, & qui se répandant sur leur surface, y paraîtrait sous la forme de gouttes brillantes? On l'observe souvent en Hollande, les feuilles des arbres qui s'en trouvent chargées, jaunissent & tombent les premières en automne.

3°. La troisième espèce de *rosée* dont nous avons à parler, porte ce nom abusivement. Il s'agit de ces gouttes d'eau que l'on voit à la pointe du jour sur les feuilles des plantes & des arbres après une nuit sèche, de manière que l'on ne saurait traverser le matin une prairie sans avoir les pieds mouillés. On a cru que cette liqueur tombait de l'air, & ce n'est que la sueur des plantes, & par conséquent une humeur qui leur appartient. Ces

gouttes se rassemblent tantôt près de la tige, tantôt sur les éminences, le contour & même l'extrémité des feuilles. Si l'on renferme des plantes sous des cloches de verre, en prenant les précautions nécessaires pour qu'il ne puisse point s'y élever de vapeurs, on verra que les feuilles de ces plantes rassembleront pendant la nuit une plus grande quantité de ces gouttes d'eau, que celles d'autres plantes exposées à l'air. On peut observer aussi la même chose par rapport à la vigne qui, quoique renfermée dans une serre, se couvre également de ces gouttes. Cet arbrisseau transpire continuellement, & d'une manière très-sensible. Toutes les plantes en font de même, mais avec plus ou moins d'abondance. Pendant le jour la chaleur & le vent suffisent pour détacher cette sueur à mesure qu'elle s'amasse, & la dissiper. Mais dans les nuits qui suivent des jours très-chauds, & lorsque l'air est calme, cette même sueur s'échappe avec une plus grande abondance des vaisseaux qui la contiennent, paraît sensiblement à leurs orifices, & ne disparaît qu'après que le soleil à son lever l'a raréfiée & volatilisée. Tout ce mécanisme s'explique aisément. La manne est un suc qui dans la Calabre suinte des feuilles des ormes & des frênes, & qui s'attache à la partie nerveuse inférieure de ces feuilles. Les anciens regardaient ce suc

comme une *rosée* qui tombait du ciel. Un philosophe détruisit cette opinion. Il entourait un arbre & le couvrit de toutes parts avec une étoffe, & il observa que la manne ne se trouva pas pour cela moins abondante : d'où il conclut, & avec raison, qu'elle n'est autre chose que le suc même de l'arbre sur lequel on la cueille.

La *rosée* est saine ou nuisible aux animaux & aux plantes, selon qu'elle est composée, douce ou âcre, saline ou acide, &c. Les médecins lui attribuent diverses maladies. On conseille aux bergers de ne pas mener paître leurs troupeaux de grand matin dans les champs qui se trouvent couverts de *rosée*, parce qu'étant très-subtile, elle s'insinue dans les viscères & purge avec violence. On attribue sur-tout de mauvais effets à la *rosée* huileuse, & l'on a observé que l'année est fort stérile lorsqu'il en tombe beaucoup, &c.

Les chymistes ont long-tems supposé & recherché dans la *rosée* des principes merveilleux, des émanations précieuses des trois regnes de la nature. Ils l'ont recueillie avec soin, pour en faire la matière de diverses opérations, y admettant des circonstances superstitieuses, & recommandant sur-tout la *rosée* du mois de mai. Les modernes se sont convaincus que la *rosée*, dans l'usage qu'on en tire pour certains arts, comme pour blan-

chir les toiles & la cire, n'opérait que comme eau, & que toutes les différences entre ses effets & ceux de l'eau commune ne consistaient qu'en ce que celle-ci s'applique sur les corps en masse & sous un volume considérable, & la *rosée* sous la forme de petites gouttes dispersées qui se dissipent facilement & donnent lieu par-là à de fréquentes altérations de madéfaction & de dessication. Celle-ci n'agit sur les animaux que comme une humidité froide, & par conséquent elle doit être évitée par les tempéramens faibles, ou sujets aux rhumes, aux ophthalmies, aux douleurs de membres & aux coliques, &c.

II. *Mémoires & observations recueillies par la société économique de Berne, pour l'année 1772, première & seconde parties.*

QUELQUE peu étendue que soit la Suisse, il n'est point de pays où l'on ait lieu d'observer des différences si considérables dans le climat, & des variétés si multipliées dans la nature du sol. Le ciel rigoureux sous lequel vivent les Lapons, s'y trouve rapproché de la température de l'Italie; ainsi l'on peut dire qu'il n'est aucune espece de culture connue en Europe, qui ne puisse être pratiquée avec succès dans quelque partie de ce pays-là. Il n'y en a donc aucun où il soit plus nécessaire de multiplier les observations & les essais. C'est aussi là ce qui occupe depuis

plusieurs années la société, aussi célèbre que patriotique, dont nous annonçons les nouveaux mémoires. Ils sont précédés d'une courte préface, où l'on trouve les réflexions les plus solides sur les meilleurs moyens de hâter & d'assurer les progrès de l'agriculture dans nos contrées. La richesse des productions d'un pays augmente ou diminue avec les droits de la propriété, & la liberté de leur donner dans le commerce la plus grande valeur possible. Que le propriétaire d'un fonds ait pleine liberté dans le choix de la culture, que le droit de parcours aboli ne l'expose plus à partager avec d'autres le fruit de ses bonifications, qu'un décimateur ne puisse point l'empêcher de convertir ses champs en prés & ses vignes en vergers, qu'il ne soit point gêné enfin dans la vente de ses productions; alors il pourra croire qu'il a tiré de son sol toute la valeur possible. Mais il n'est pas moins nécessaire d'instruire & de diriger deux sortes de propriétaires, ceux qui font travailler leurs terres, & ceux qui les cultivent eux-mêmes. Les premiers peuvent trouver d'utiles leçons dans les mémoires de la société, dans lesquels on s'attache essentiellement à rassembler des observations, & à présenter des règles appropriées à la Suisse en particulier. Quant aux seconds, livrés à l'habitude d'une routine aveugle,

dans laquelle ils s'opiniârent pour l'ordinaire, & que l'intérêt & l'amour-propre peuvent seuls surmonter, rien de plus essentiel que de les éclairer & de leur fournir sur les divers objets de leurs travaux des lumières simples & à leur portée. Cette considération a déterminé la société à solliciter par le prix qu'elle a proposé, la rédaction d'un ouvrage élémentaire de physique, pour l'usage du peuple cultivateur. On fait que ce prix a été remporté par M. Bertrand, doyen & pasteur à Orbe, déjà couronné plusieurs fois par la société, & l'on ne peut attendre qu'avec quelque impatience la publication d'un code si intéressant.

La plupart des mémoires contenus dans ces deux nouveaux volumes, roulent sur la culture & l'usage des pommes de terre. Ce qui a rapport au premier moyen de subsistance est précieux dans tous les tems, & sur-tout après les années de disette que l'on a éprouvées. D'autres ont des objets différens & toujours utiles. Nous allons indiquer les uns & les autres, & les parcourir rapidement.

1°. *Mémoire sur la contagion parmi le bétail, par M. HALLER de Goumoëns le Jux, &c.*

Le célèbre auteur de cet excellent morceau, après avoir raisonné en habile médecin

fur la nature & les accidens de cette redoutable maladie, prouve, d'un côté, que c'est une pulmonie véritable; & de l'autre, que les remèdes connus & usités jusqu'à présent, sont insuffisans, soit pour la prévenir, soit pour en opérer la guérison, conclut que les moyens les plus efficaces pour se garantir de ce fléau, consistent dans des précautions dont l'exécution doit être procurée par les soins d'une police vigilante, exacte & rigoureuse, telle qu'elle a lieu dans le canton de Berne, dont l'attention continuelle pour prévenir l'introduction des maladies contagieuses, fait la sûreté à cet égard.

2°. *Instruction & expériences sur la culture des pommes de terre, publiée en faveur des gens de la campagne.*

Nous n'entreprendrons point d'analyser cet intéressant ouvrage, qui a été publié séparément dans les deux langues, & mérite d'être entre les mains de tout le monde. Mais nous joindrons avec empressement notre voix à celle de tous les amis de la patrie & de l'humanité, pour payer à son respectable auteur le tribut de reconnaissance qui lui est si justement dû. Savant profond & judicieux, physicien exercé dans l'étude de la nature, laborieux, infatigable, ses travaux n'eurent jamais que le bien public pour objet. Témoin des rigueurs d'une disette de

grains , il n'a épargné ni foins , ni dépenses , pour procurer à ses compatriotes un nouveau genre de subsistance dont ils ne connaissaient pas tout le mérite ; & peu content de ses premiers succès , il a rassemblé dans un supplément diverses remarques & expériences nouvelles sur les pommes de terre , avec la description d'une machine très-commode pour les couper en tranches ; au moyen de quoi on peut les sécher , les conserver & les réduire en farine quand on sera obligé d'employer cette ressource. On fait que l'on peut en faire du pain , du fromage , en extraire une liqueur spiritueuse. C'est le vrai polype des végétaux , puisqu'une pomme de terre coupée en 30 morceaux produit autant de pommes de terre entières , &c.

3°. *Expériences sur les différentes manières d'élever les abeilles , par M. G. S. GROUNER.*

L'on n'a eu pendant très-long-tems qu'une pratique très-simple pour le gouvernement des abeilles ; en s'occupant avec plus de soin de ces laborieux & utiles insectes , on est parvenu à en faire un art très-complicé. Les méthodes se sont multipliées , chacun a vanté la sienné ; on a cru devoir abandonner l'ancien usage , pour suivre les découvertes nouvelles , multiplier les ruches , les couper en divers sens , préférer les essaims artificiels aux naturels , établir des colonies

de jeunes abeilles, &c. M. Grouner a cru devoir essayer de toutes ces méthodes, afin de juger par lui-même de leurs avantages ou inconvéniens respectifs, & il rend un compte détaillé à la société, du résultat de ses expériences. En faisant diverses recherches sur les abeilles, on a eu pour but, non-seulement d'augmenter le produit de leur travail, mais encore de trouver quelque moyen de soustraire les vieilles à la mort violente, par laquelle on a accoutumé de les faire périr. C'était, ce semble, un acte de cruauté que de détruire à l'aide du soufre une république entière, après avoir joui agréablement des fruits de son industrie. Il a paru même un écrit, dans lequel on pousse le scrupule jusqu'à exhorter le gouvernement à faire défense de tuer aucune abeille. Cependant on ne se fait nulle peine de tuer une vieille poule qui ne pond plus, ni de couper un vieux arbre qui ne rapporte plus de fruit. M. G. après avoir vérifié par lui-même les diverses méthodes publiées en Allemagne & ailleurs, conclut qu'il n'en est point de meilleure & de plus profitable que celle d'avoir des essaims naturels en grand nombre, & de supprimer les ruches surnuméraires, c'est-à-dire, celles qui ne peuvent pas essaimer. Plus les ruches sont fortes, & plus les essaims qu'elles donnent sont nombreux, forts & hâtifs. Aucune abeille,

abeille, dit notre auteur, ne vit plus de deux ans : quand une bonne ruche en a passé quatre, elle ne donne plus d'essaims, à moins que l'année ne soit extraordinaire. Les gâteaux deviennent noirs, les alvéoles petites, & le couvain ne réussit pas; elle donne donc infiniment moins de profit qu'une plus jeune. Outre cela, il est évident que par ma méthode j'appelle à la vie de nombreuses peuplades, & que ces précieux insectes se multiplient davantage, lorsque j'expédie les vieilles qui ne sont plus bonnes à rien dans le monde. J'aurai toujours par ma méthode, des ruches d'un an, qui par conséquent essaimeront toutes chaque année : ce qui donnera deux fois plus d'essaims qu'on n'en a à l'ordinaire. Ainsi ces petites républiques, en se défaisant de leurs membres vieux, & presque inutiles deviendront plus florissantes, & augmenteront prodigieusement leur population, &c.

Ce premier volume des mémoires de la société économique, est terminé par un *Avis concernant les épreuves faites, pour faire du pain avec des pommes de terre. Une méthode infallible pour déterminer la levée de la pâte, & la chaleur du four, ensorte que l'on obtienne toujours du pain bon & sain; & enfin, un recueil d'observations physiques & économiques, pour l'année 1772.*

Nous renverrons à notre journal du mois prochain, l'examen de la seconde partie de ces mémoires.

III. *Elémens d'histoire générale, ancienne & moderne, par M. l'abbé MILLOT. Nouvelle édition augmentée*, 9 vol. in-8°. 1775. Neuchatel, aux dépens de la société typographique.

ON desirait de voir paraître en notre langue, un cours complet d'histoire générale, qui fût exempt de la prolixité des grandes collections, & de l'aridité des petits abrégés. Il fallait ne faire entrer dans la chaîne historique que les faits dont l'utilité est bien reconnue, & la vérité constatée par l'examen d'une saine critique, Il fallait présenter chaque trait, non point d'après les opinions d'une secte particulière, non sur les préjugés nationaux de quelque peuple, non pour favoriser les intérêts de quelque souverain; mais pour montrer le vrai, & le faire servir au bien général. On attendait un livre qui pût devenir un canevas de leçons de prudence & de vertu pour les jeunes gens de tous les ordres, & de l'un & l'autre sexe. On aurait voulu que le même ou-

vrage pût servir à un pere, à une mere de famille, qui desireraient de suppléer aux leçons d'un maître, qu'il n'est pas toujours possible de se procurer. Il ne s'agissait pas de faire des érudits, mais de former des hommes éclairés, des chrétiens vertueux, des citoyens utiles. M. l'abbé Millot a senti ce vuide parmi nos livres élémentaires, & il y a suppléé d'une main habile. Les quatre premiers volumes de son ouvrage renferment l'histoire ancienne, depuis l'origine des tems historiques, jusqu'à la naissance de notre Seigneur JÉSUS-CHRIST; les cinq derniers tracent le tableau des empires & des républiques modernes jusqu'à nos jours. Ce n'est plus un amas informe de noms & de dates, dont on a si souvent tourmenté les enfans, en prétendant leur faire étudier l'histoire; ce n'est point un morceau d'éloquence adroitement tourné pour appuyer le système religieux ou politique d'une communion ou d'une monarchie particulière. A peine démêle-t-on de quelle croyance l'auteur fait profession. Si quelquefois il emploie encore le langage particulier de l'église romaine, il ne s'écarte pas de la plus scrupuleuse modération. Le nom dont il se glorifie, c'est celui de chrétien, & l'on peut dire qu'il ne dément point un si beau titre.

La société typographique de Neuchatel, en réimprimant cet ouvrage, a désiré qu'il devint, s'il se peut, un livre classique; & dans ce point de vue, les gens de lettres qui forment cette société, ont voulu contribuer à rendre ce cours élémentaire aussi complet qu'il est possible. Quelques morceaux de l'histoire moderne sur-tout, ont paru exiger, non pas des corrections, on ne s'en est permis aucune, mais des éclaircissimens sur certains faits, des supplémens sur l'histoire & le droit public de quelques nations, & très-particulièrement de la nôtre. L'origine & les progrès de la confédération helvétique ont paru susceptibles de quelques détails, qui ont été ajoutés à l'ouvrage de M. M., auquel du reste on ne s'est permis de faire ni correction ni retranchement.

On lira avec plaisir le morceau qui retrace les commencemens de la confédération helvétique. Il donnera une idée du travail des derniers éditeurs.

“ C'est un spectacle intéressant que celui d'un peuple généreux, qui réclame avec modération les droits de la liberté, qui se coue, sans répandre du sang, le joug de la tyrannie, qui assure son indépendance par des actions héroïques, & qui jouit sans orgueil, de la gloire & du bonheur qu'il a

acquis par la vertu. C'est le tableau que nous présente l'Helvétie dans cette époque.

L'interregne qui suivit la mort de l'empereur Frédéric II, y avait causé bien des troubles. L'élection de Rodolphe de Habsbourg, fut glorieuse pour les Suisses ; mais la puissance de cette maison pouvait leur devenir funeste. Albert I, maître de l'Autriche, élevé sur le trône impérial après la mort d'Adolphe, voulut former en Suisse une principauté pour l'un de ses enfans. Les trois cantons de Schwitz, d'Uri & d'Underwalden, chez qui les baillifs choisis dans le pays même, administraient la justice au nom de l'empire, n'eurent plus pour magistrats que des étrangers durs & superbes, expressément chargés de les opprimer. Ces peuples, accoutumés aux douceurs de la liberté, & conservant plus que tous les peuples de l'Europe, l'heureuse simplicité des mœurs, sentirent vivement le malheur qui les accablait, & celui dont ils étaient menacés. La fermentation devint générale ; bientôt quelques-uns des principaux songèrent à défendre la liberté. Les esprits ainsi disposés furent mis en mouvement, par l'action aussi absurde que tyrannique du gouverneur Gesler. Ce baillif fit planter dans la place publique d'Altdorff, son bonnet au bout d'une perche, ordonnant qu'on le saluât comme on l'aurait

salué sa personne. Guillaume Tell désobéit, & la peine fut aussi nouvelle que le crime. Il fut condamné à abattre d'un coup de fleche une pomme de dessus la tête de son fils unique. Le pere tire en frémissant, & ne manque pas le but. Gesler lui demande ce qu'il prétendait faire d'une seconde fleche qu'il avait apportée : *elle était pour toi*, dit le citoyen, *si j'avais blessé mon fils*. A ces mots, Tell fut de nouveau chargé de fers. On l'embarque sur le lac ; mais la Providence veillait sur lui. Une tempête lui donne l'occasion de se sauver à la nage ; il tue Gesler d'un coup de fleche, & court se joindre aux mécontents, qui approuvant ses sentimens, blamerent hautement l'acte de violence, qui avait coûté la vie au baillif.

Verner de Stauffacher, gentilhomme du canton de Schwitz, *Walter Fürst*, d'Uri, *Arnold de Melchtal*, d'Underwalden, furent les fondateurs de la liberté. On s'empare, sous leurs auspices, des châteaux occupés par les gens de l'empereur. Un artifice innocent les favorise ; l'amour même seconde cette entreprise. Ces forteresses furent rasées, les gouverneurs conduits jusqu'à la frontière, avec défense de reparaitre jamais dans le pays. Les garnisons & les domestiques furent mis en liberté.

(1308.) Le premier jour de l'année 1308

fut l'époque de la révolution. Les trois cantons jurèrent pour dix ans une alliance, par laquelle ils promettaient de sacrifier leurs biens & leurs vies pour se défendre contre d'injustes agresseurs ; réservant au reste tous les droits qui appartenaient légitimement , soit à l'empire , soit à d'autres seigneurs , qui avaient des terres dans le pays. Albert songeait à punir ces hommes libres qu'il traitait de rebelles , lorsqu'il fut prévenu par la mort. Ses enfans , occupés à poursuivre les meurtriers de leur pere , confisquerent les biens d'une foule de nobles qu'ils accusaient d'avoir trempé dans cet attentat. Henri VII approuva l'alliance des cantons , & confirma leurs privileges. Louis de Baviere les protégea contre leurs ennemis.

(1215.) Cependant Léopold d'Aûtriche affembla contre eux une armée de vingt mille hommes. Les Suisses n'avaient à opposer à des forces si supérieures , que leur bravoure , animée par l'amour de la liberté. Ils attendent l'ennemi dans leurs montagnes. Profitant d'un avis salutaire , ils gardent tous les passages. L'attaque principale se fit près de Morgarten , où les cantons n'avaient pu placer que 1400 hommes. Les Autrichiens , fiers de leur nombre , s'avancent imprudemment dans les défilés ; ils y sont arrêtés par cinquante proscrits, qui cherchaient à obtenir

leur grace en prodigant leur sang pour la patrie. Aussi braves que les héros des Thermopyles, ils épient le moment où la cavalerie autrichienne engagée entre deux gorges de montagnes, ne pouvait plus reculer. Alors ils roulent sur elle une si grande quantité de pierres & de grosses pièces de bois, qu'elle fut bientôt en déroute. Dès ce moment la bataille fut une boucherie, où périt l'élite de la noblesse autrichienne. Les Suisses n'avaient pas achevé de vaincre à Morgarten, lorsqu'ils reçurent avis qu'un autre corps d'ennemis met tout à feu & à sang dans le pays d'Underwalden. Trois cents Underwaldois, oubliant les fatigues de ce premier combat, accourent au secours de leur patrie. Cent soldats de Schwitz se joignent à eux, & les Autrichiens sont repoussés avec perte. Après cet heureux succès, les Suisses, c'est le nom qu'ils portent depuis lors, s'unirent par une alliance perpétuelle. Léopold survécut peu à sa défaite; & les sujets de la maison d'Autriche restèrent exposés aux insultes des cantons & des villes voisines, qui s'étaient déclarées pour l'empereur Louis. (1332.) Lucerne forcée par l'abandon de ses maîtres, entra dans l'alliance des cantons, & résista à tous les efforts que l'on fit pour l'en détacher. Berne, dont la prudence & les succès excitaient déjà la jalousie des seigneurs,

(1339.) soutint heureusement leurs efforts à la bataille de Laupen, où les troupes Suisses signalèrent aussi leur valeur.

(1351.) Quelques discordes civiles, fomentées par la noblesse, engagerent Zurich, ville ancienne & considérable, à entrer dans la confédération. Les quatre cantons lui cédèrent le premier rang, qu'elle conserve, mais sans aucune prééminence. Albert II duc d'Autriche, tenta vainement d'empêcher cette alliance; il ne mit le siege devant Zurich, que pour le lever au bout de quelques jours. La guerre qui suivit, procura aux Suisses deux nouveaux alliés. Ils occupèrent le pays de Glaris, d'où l'on pouvait les incommoder par des incursions; & après l'avoir conquis, ils l'admirent dans leur alliance. L'année suivante, la ville de Zug eut le même bonheur; & le duc, après quelques tentatives mal soutenues, fut obligé de faire la paix, d'approuver l'alliance de Zug & de Glaris, qui de leur côté lui assurèrent la possession des revenus qu'il avait dans le pays. (1352.) Enfin, Berne, en entrant dans la confédération, augmenta la puissance des Suisses. Ces huit républiques indépendantes composèrent pendant plus d'un siècle ce qu'on appelle le *corps helvétique*. Leurs assemblées qu'on nomme *dietes*, ne furent d'abord destinées qu'à régler les affaires qu'ils avaient

entr'eux Dans la suite les princes voisins y firent présenter les propositions qu'ils voulaient faire à la nation.

La paix avec la maison d'Autriche fut long-tems forcée & incertaine ; mais l'union des alliés , leur fermeté , leur constance furent plus fortes que les tentatives de leurs ennemis. La guerre recommença sous Léopold. Les Suisses , forcés par de nouvelles vexations , courent aux armes. Léopold forme le siege de Sempach. (1386.) Treize cents confédérés mal armés , & à pied , attaquent une armée de plus de 4000 hommes , l'élite de la noblesse autrichienne. Deux citoyens , aussi dignes de l'immortalité que les héros de la Grece & de Rome , assurent la victoire aux défenseurs de la liberté. Une forêt de piques présentées de toutes parts par des hommes couverts de fer , semblaient devoir arrêter les Suisses. Un des leurs , Antoine Zer Port , s'avançant aux premiers rangs , crie à ceux qui allaient attaquer , de frapper sur les piques. On avait coutume de les creuser intérieurement , afin de les rendre moins pesantes ; elles pouvaient être rompues sans peine. Cependant l'attaque était difficile ; elle pouvait échouer , & exposer la patrie à un danger éminent ; Arnold de Winkelried , animé de cette ardeur généreuse qui produit les belles actions , s'avance

aux premiers rangs : *Mes amis*, s'écrie-t-il, *prenez soin de ma femme & de mes enfans ; mon sang va vous assurer la victoire.* Il se place seul à l'angle de la bataille, & jetant ses armes, il embrasse autant de piques des ennemis qu'il peut en saisir en même tems, & les tient baissées contre terre. Tandis qu'on le hache à coups d'épées, les Suisses pénètrent dans le bataillon autrichien, rien ne peut résister à leur impétuosité. Le poids de leurs armes, l'excessive chaleur du soleil empêchent les Autrichiens de se défendre & de fuir. Le duc lui-même est tué au milieu des siens ; 2000 hommes périssent avec lui, parmi lesquels on comptait 350 casques couronnés, qui étaient réservés à la première noblesse. Aussi généreux que braves, les Suisses ne poursuivirent pas des ennemis qu'ils auraient pu exterminer jusqu'au dernier.

Berne n'avait point eu de part à cette victoire : elle se hâta de secourir ses alliés ; elle attaqua les princes voisins, pour les empêcher de joindre l'armée des ducs, Guillaume & Léopold', qui prétendaient venger la mort de leur pere. Les conquêtes qu'elle fit par les armes, & les acquisitions qu'elle se ménagea à prix d'argent, augmentèrent beaucoup sa puissance. Cependant les Autrichiens avaient surpris Vesen ; moins généreux que leurs adversaires, ils égorgerent le baillif des

cantons, avec les Suisses qu'il commandait. Pénétrant ensuite par deux endroits dans le pays de Glaris, au nombre de près de 8000 hommes, ils repoussèrent d'abord un corps de 450 hommes qui gardaient le passage. Le bourg de Nafels fut réduit en cendres. A cet aspect les Glaronois, qui s'étaient retirés sur une éminence, font pleuvoir sur leurs ennemis une grêle de pierres; & profitant du désordre, ils forcent les Autrichiens à prendre la fuite, après cinq heures de combat. Le passage d'un pont, près duquel les Suisses reçurent un renfort de 700 hommes, fit recommencer l'action. Un grand nombre d'Autrichiens perdit la vie dans les eaux. On fait monter leur perte à plus de 2500 hommes. Dès-lors les ducs consentirent à une trêve qui fut renouvelée fréquemment, & observée avec fidélité. Le calme qui suivit ces tems orageux, fut employé par les Suisses à régler une discipline militaire, qui fut portée à un haut degré de perfection.

C'est ainsi qu'un siècle de travaux acquit à la nation une liberté qu'elle a mérité de conserver jusqu'à nos jours. Si les grands traits de prudence & de valeur qui ont distingué les Suisses pendant cette époque, ne sont pas célèbres comme les belles actions des Grecs & des Romains, nous pouvons dire ce qu'un historien disait de Rome, sa patrie, c'est que

les Suiffes plus curieux de bien faire que de bien dire , fe font attachés à faire de grandes chofes plutôt qu'à les raconter avec éloquence.

Ils ont jouti des fruits de leurs vertus. Sous les aufpices de la liberté, un terrein aride , négligé fous des maîtres trop durs, eft devenu riant & fertile. Les rochers fe font couverts de vignes; les bruyeres & les forêts, labourées par des mains libres, ont produit de riches moissons. L'empire des loix affure au plus faible un afyle contre l'ambition du plus fort. La frugalité, la fimplicité des mœurs, la modeltie, la modération ont affermi le bonheur public. Le particulier jouiffant de fon travail, paie à l'état une portion modique du revenu de fes terres. Chaque citoyen eft foldat, toujours prêt à fervir la patrie : il n'a pas à payer une armée de mercenaires, qui fe charge du foïn de défendre fes foyers. Leurs citadelles formées par la nature même, repouffent l'ennemi, fans affervir le particulier & mettre la liberté en péril. Tels ont été les Suiffes dans les premiers fiecles de leur république. Nous les verrons dans la fuite tenir un rang honorable parmi les puiffances de l'Europe, & mériter par leur fidélité & leur bravoure la confiance de leurs alliés, & l'admiration de toutes les nations policées.



S E C O N D E P A R T I E.
 NOUVELLES LITTÉRAIRES
 DE L'EUROPE.

- I. D. S. G. *Gmelin*, *Reise durch Rußland, &c. Voyages faits en Russie, pour la recherche des trois regnes de la nature*, par M. le docteur GMELIN, membre de l'académie impériale des sciences à S. Pétersbourg, 1773 & 1774, 3 vol. in-8°. avec figures.

C'EST une entreprise digne du regne de CATHERINE, que celle de connaître en détail l'histoire naturelle du vaste empire de Russie. Pour exécuter cette grande idée, S. M. I. choisit dans son académie, les savans les plus propres à bien observer & à rendre un compte exact de leurs observations. Quoique les recherches relatives à l'histoire naturelle, à l'agriculture & aux arts, fussent leur principal objet, les académiciens n'ont pas laissé de fixer leur attention sur les antiquités, la géographie, les mœurs & usages, la religion, &c.

M. *Gmelin*, l'un des voyageurs, était aussi laborieux que savant. A mesure qu'il parcou-

rait de nouveaux pays , il rédigeait avec beaucoup d'intelligence & d'exactitude les détails de son voyage. Son manuscrit a fourni les trois volumes in-4°, que l'on publie maintenant. On se rappelle d'avoir vu dans les papiers publiés l'histoire tragique de la mort de cet auteur. Il avait dès sa première jeunesse un fond d'hypocondrie , qui le jetait de tems en tems dans une espece d'aliénation & qui toujours le rendait d'une humeur sombre & sauvage. Arrivé chez le kan des Tartares , il y fut arrêté à l'occasion de la guerre qui vient de finir entre la Porte & la Russie ; il essuya bien des rigueurs , qui le mirent dans une situation violente , & causèrent enfin sa mort.

Le premier volume des voyages de M. G. comprend la route de l'auteur depuis de S. Pétersbourg , jusqu'à Tscherkask , capitale des Cosaques du Don ; il l'a parcourue dans les années 1768 & 1769. La méthode de M. Gmelin est de bien faire connaître tous les endroits par où il passe , d'exposer leurs avantages & leurs incommodités , de montrer les perfections de Dieu dans les ouvrages de la nature , de rendre compte de l'économie, des mœurs & des coutumes des peuples , & en général de ne rien omettre de tout ce qui peut mériter quelque attention. Il faut seulement avouer que son style n'est ni bon ,

ni agréable ; mais cela ne rebute pas un lecteur curieux , qui ne s'intéresse qu'aux faits. Les insectes n'entrent pour rien dans cet ouvrage , parce que l'auteur avait réservé ses observations sur ce sujet pour un volume à part.

Ce fut le 23 juin 1768 qu'il partit de S. Pétersbourg , & prenant sa route par Nowgorod , Staraja-Russa , le mont Waldaïque , Twer , Moscou , & Tula , il vint à Woronesch , où il passa l'hiver. Le 10 mai 1769 , il quitta Woronesch , parcourut la rive occidentale du Don , & arriva le 27 juillet à Tscherkask. Voici quelques remarques détachées de ce tome I. La ville de Fula a 30000 habitans , parmi lesquels il y a 4000 négocians , 6000 ouvriers de la fabrique d'armes impériale. Le nombre des négocians ne doit pas surprendre , parce que les Russes sont fort adonnés au commerce , & parce qu'ils qualifient les plus petits merciers du titre de négocians. Quant aux armuriers , il faut remarquer que les Russes n'ayant pas encore la dextérité des autres nations , emploient plus d'hommes aux travaux. A Kastnak , petite ville située à 20 werstes de Woronesch , M. Gmelin trouva dans le lit du Don une grande quantité d'os d'éléphant. Il conjecture que les éléphans , exposés dans leur terre natale à quelque grand péril , ont quittée

quittée pour venir en Sibérie, où ils sont morts; mais cela n'est pas trop vraisemblable. Il l'est davantage de supposer que ce sont les Mègols & les Tartares qui ont conduit autrefois ces animaux des parties méridionales de l'Asie jusqu'en Sibérie, sur les bords du Don, où la rigueur du climat les a fait périr, & que les différentes rivières ont charrié leurs os jusqu'à ce qu'ils se soient rassemblés en si grande quantité dans le lit du Don. Les environs de Woronesch sont délicieux. Il y croît les plus beaux grains, les herbes les plus exquises, des maronniers, des amandiers, de la vigne. Mais les habitans de ces contrées, en particulier les Cosaques, ne savent point tirer parti de tout cela. A Tscherkask, & en remontant plus haut le Don, les raisins sont déjà mûrs en août, ou au plus tard à la mi-septembre. Depuis que les Cosaques du Don ont fait la guerre dans les états Prussiens, ils ont appris à mieux construire leurs maisons. On dit que cette nation peut mettre sur pied 50000 hommes de cavalerie. Leurs villes ont l'air de villages. La ville du Tscherkask n'a qu'un siècle d'antiquité.

Il y a dans ce premier tome cinquante planches, dont la plupart concernent la botanique, & quelques-unes représentent des quadrupèdes & des oiseaux. Il y a aussi une

carte du cours du Don jusqu'à Azow, & des contrées du Wolga qui avoient le Don.

Le second volume offre les détails de la route que l'auteur a suivie en remontant le Don, jusqu'au district de Zarizin, & de là, le long du Volga jusqu'à Astracan, ainsi que de son séjour dans cette ville. Quoiqu'il y ait bien des choses intéressantes dans ce volume, nous nous arrêterons de préférence au troisième, qui contient le voyage de la mer Caspienne, commencé le 5 juin 1770, dans le dessein de visiter les provinces de la Perse, situées le long de cette mer; après quoi, M. Gmelin revint à Astracan, le 4 avril 1772. Il y a 57 planches dans ce volume, qui représentent des plantes, des quadrupèdes, des poissons, des hommes & des instrumens, avec les vues des villes de Baïku, de Derbent, d'Enzelli, de Ræschl, & du mont Bischbarmak. Le contenu de ce volume est d'autant plus important que nous n'avons presque aucune relation satisfaisante, & sur-tout moderne, de la Perse septentrionale, ni même de la Perse en général. M. Gmelin qui avait pris avec lui les *Amenitates exoticæ* de Kæmpfer, & les voyages de Hanway, a comparé leurs descriptions avec le local, & les a corrigées. M. Beketoff, gouverneur d'Astracan, lui donna deux interprètes, l'un Tartare, l'autre Persan.

Etant arrivé à Derbent, l'auteur eut audience du kan de Schirwan; on lui donna une chaise; & son interprete, quoiqu'il eût le caractère de conseiller, demeura debout. Le kan loge dans la partie supérieure de la ville de Derbent, ou dans la forteresse; & le naïs, ou gouverneur Persan, qui a le commandement lorsque le kan est absent, loge dans la partie inférieure. Cette ville qui a été souvent ravagée, & qui est misérablement bâtie, contient encore 4000 familles. Ce sont des Persans, des Tartares, des Arméniens, & peu d'Indiens. La fameuse muraille ancienne commence à Derbent, & continue par monts & par vaux jusqu'à la mer Noire. Les voyageurs ne sauraient en donner des descriptions, parce qu'ils ne se hasardent pas à parcourir toutes les contrées qu'elle traverse, à cause des brigandages des Lesgiens. On a une mauvaise maniere de battre le grain à Derbent, qui est fort commune en Asie & en Afrique. On se sert de planches garnies de pointes. M. Gmelin pouvait se passer d'en donner une estampe, & encore plus de la recommander. On cultive à Derbent beaucoup de safran; & dans le tems de la moisson, on en donne quarante livres russes pour cent roubles: en revanche, l'auteur paya pour quarante livres de fer deux roubles & demi, pour autant d'acier

neuf roubles & demi , & pour autant de plomb huit roubles. La farine peut aussi être débitée ici avantageusement , parce que les habitans ne font pas assez valoir leur terrain fertile. Les vaisseaux ne trouvent ici aucun abordage où ils puissent se mettre à l'ancre , & les especes d'argent font du plus mauvais aloi.

Depuis 1760, Derbent est sous la domination du kan de Kuba , dont les troupes montent à 40000 hommes , la plupart Tartares à sa solde , & principalement Lesgiens. Le kan des Chaitakes , ou des Usmées , était , quand M. Gmelin y passa , un homme faux & avide de butin , en qui les étrangers ne pouvaient prendre aucune confiance , lors même qu'il leur donnait une escorte , car alors il la faisait enlever par un détachement plus fort. Et ce même kan est celui chez qui M. Gmelin a terminé depuis si misérablement sa carrière. Il est un peu étonnant que puisqu'il le connaissait si bien , il n'ait pas évité de tomber entre ses mains. La vigne & les arbres fruitiers font d'une excellente qualité à Derbent. Et à cette occasion , l'auteur promettait un ouvrage à part , soigneusement travaillé , sur la constitution naturelle des terres qui bordent la côte occidentale de la mer Caspienne. Il est bien à souhaiter qu'on le trouve parmi ses papiers.

Quoique M. Gmelin ne fût pas chirurgien, mais docteur en médecine, le kan de Derbent avait une tumeur au visage, dont il voulut qu'il le guérît; & comme cela ne pouvait se faire sans opération, cela mit l'auteur de fort mauvaise humeur contre la médecine, qu'il paraît n'avoir jamais aimée, quoiqu'elle ait été sa première destination. Il avait cédé à son goût dominant pour l'histoire naturelle. De Derbent à Ræschit il y a une telle disette de bois, que les voyageurs sont obligés de cuire leurs alimens avec des roseaux, ou de la fiente de cheval sèche, à moins qu'ils n'aient pris la précaution de charrier du bois avec eux. La résidence actuelle du kan, sous la domination duquel est Derbent, est la petite ville de Kuba, dont on trouve ici une description agréable, aussi bien que du mont Schat, couvert de neige. On lit aussi avec intérêt ce qui concerne cette contrée si abondante en naphte, qui est située près de Baku. M. Gmelin fait venir cette naphte du mont Caucase, & remarque que la plus grande partie de cette huile va se rendre par des conduits souterrains dans la mer Caspienne, où elle devient la matière du sel amer d'Asfracan. Le kan de Baku tire de la naphte un revenu annuel de 40000 roubles, au rapport du voyageur Lerch, qui trouva quarante ouvriers employés à ce tra-

vail ; mais il n'en restait que trois quand M. Gmelin y passa.

Dans un caravanferai au-dessous du mont Barmach , M. Lerch trouva en 1733 le nom de Kæmpfer tracé sur la paroi , avec la date qu'il fut 1685 , mais que M. Gmelin a lue plus exactement 1683. Celui-ci fut charmé d'associer son nom sur cette paroi aux deux autres.

Le mont Caucase sert d'habitation à des peuples fort courageux , mais qui , bien que nombreux , ne sont guere connus. Au N. N. O. de Baku , il y a une place dont la circonférence est une werste & demie , où l'on trouve des débris d'anciens bâtimens. On ne fait pas si c'était autrefois la véritable place de Baku , ou si ce n'était qu'un fauxbourg. Entre Baku & Schamachie , M. Gmelin trouva des troupeaux entiers d'antelopes ; & dans le torrent de Puschat , une quantité prodigieuse de tortues d'une espece jusqu'à présent inconnue. La ville de Schamachie offre des anecdotes intéressantes. L'ancienne Schamachie ayant été détruite en 1720 , la ville fut rebâtie à neuf ; mais cette nouvelle ville a été entièrement ruinée en 1769. La soie de ce district se porte en Perse & dans toute la Russie ; mais aujourd'hui les fabriques de soie sont fort chétives , au prix des anciennes. Le terrain porte les meilleures productions

en abondance, & sur-tout les plus beaux arbres fruitiers.

De Schamachie, l'auteur se rendit à Salliam. Cette ville, qui donne son nom à tout un district, est bâtie sur la rive du fleuve que les anciens nommaient *Cyrus*; il s'appelle aujourd'hui *Kus*, & il est fort poissonneux. Autour de Salliam, il y a des sources, ou plutôt des lacs de sel, qui bouillent comme des bains sulfureux, & dont l'eau est amère. L'auteur attribue à la naphte qui y est mêlée, la coction & la crySTALLIFICATION des sels. Les gens du commun se baignent dans ces lacs salés, pour enlever les impuretés de la peau. Le sel fort aussi de la terre dans la contrée de Salliam, comme le salpêtre dans quelques autres provinces de l'empire Russe. On y rencontre un animal fort commun en Asie, le schakal, qui a environ trois pieds & demi de longueur; il a beaucoup de la figure du loup: mais dans sa façon de vivre, il tient plus du renard, de sorte qu'on peut le regarder comme une espèce mi-toyenne. Ces animaux vont toujours par troupes, & leurs cris dans la nuit font un bruit prodigieux, qui est souvent interrompu par les aboiemens des chiens. M. Gmelin s'est beaucoup étendu sur cet animal, dont il donne la figure. Il rapporte aussi la manière dont on l'attrape. Il a séjourné long-tems à

Enzelli, lieu connu par son port sur la mer Caspienne, & dont toutes les maisons sont bâties de roseaux. Il appartient aux Russes. C'est dans cet endroit que l'auteur a rédigé toutes les observations & les instructions qu'il avait pu recueillir sur la Perse; & elles occupent 150 pages de ce troisième volume. Ce sont des détails précieux, & par eux-mêmes & par leur nouveauté. D'abord on y donne une idée de la forme actuelle du gouvernement en Perse, à commencer depuis les derniers tems du regne du redoutable Thamas Kouli-Kan. Les relations de M. Gmelin diffèrent à plusieurs égards, & même essentiels, de celles de M. Hanway; mais il assure qu'on peut s'en rapporter à lui, & qu'Hanway avait recueilli sans choix tout ce qu'il avait plu à chaque Arménien de lui débiter.

Après Kouli-Kan, la dignité impériale passa à Poli Kouli-Kan, qui se fit nommer Adit-Schach, & qui fut détrôné par Myrfa Ibrahim. Schach-Koch battit & fit mourir celui-ci. C'était un petit-fils de Thamas, cependant il ne monta pas sur le trône; mais Kerin-Kan, homme d'une basse extraction, & Ali-Mardan-Kan officier du premier rang & de haute naissance, s'étant réunis, désirèrent Asad-Kan, qui depuis 1761 est prisonnier de Kerin-Kan. Les deux kans se partagerent les provinces de l'empire de Perse; Kerin en eut

la plus grande partie , & en 1754 ou 1755 il vint à bout de se défaire d'Ali-Mardan. En 1763 , il réunit tout l'empire de Perse sous sa domination , & y rétablit la tranquillité , les autres kans lui ayant rendu hommage. C'est à présent un prince fort âgé ; & dans le fond , les kans ne lui sont assujettis qu'en apparence ; mais ils attendent sa mort , & alors ils se disputeront l'empire. Le schach a des fils , dont l'ainé qui avait alors 15 ans , a les prétentions les plus légitimes à la succession , mais il ne sera peut-être pas en état de les faire valoir. Il se pourrait même que la dignité de schach fût éteinte , à moins que les peuples opprimés depuis long-tems sous le joug des kans , ne se réunissent en faveur d'un des fils du schach Koch. Du gouvernement , M. Gmelin passe à l'état présent de la justice , des monnoies , des poids , & des mesures. Tout cela est dans le plus geand désordre. Quant aux Persans même , leur caractère le plus frappant est une politesse excessive , mais qui ne vient que de vues intéressées , ou du desir qu'on les traite réciproquement avec la plus grande distinction. D'ailleurs ils sont inconstans , coleres , cruels , avares ; ils aiment la guerre ; & en général , ils ne croient être au monde que pour se plonger dans les plaisirs. Il n'y a aucun vrai savoir parmi eux. Leurs savans sont des ecclé-

fiastiques, qui s'occupent sur-tout d'astrologie. On peut lire ensuite ce qui concerne leur nourriture, leurs purifications, leur circoncision, leurs mariages, & leurs funérailles. En été, les principaux d'entr'eux s'abstiennent de viande. Leurs plus longs repas ne durent qu'une heure. Ils n'aiment rien tant que la propreté. Le kan de Gilan fait le sujet d'une section à part, où l'on parle de ses revenus, de son gouvernement & de sa cour. Il paie annuellement à Kerim-kan un tribut de 2000 batmans de soie, & de 200,000 roubles; ses états lui rapportent deux millions de mindenars.

Disons encore un mot de la mer Caspienne. Elle a plusieurs golphes & quantité d'isles dispersées entre Astracan & Astrabad. Sa profondeur varie beaucoup, ses bords sont bas, & fort semés de coquillages. Des vaisseaux de ligne ne sauraient y naviguer, & il ne s'y trouve pas un seul bon port. Les vents d'ouest & de nord-nord-ouest y sont très-violens & très-dangereux. Cette mer est fort abondante en poissons de plusieurs especes, qui en sortent pour entrer dans le Wolga. M. Gmelin s'est arrêté à décrire au long la plupart de ces especes. Et l'on peut dire qu'à l'égard des poissons de toute grandeur que la mer Caspienne fournit, elle est un vrai trésor pour l'empire Russe. En revanche,

on n'y rencontre que fort peu de vers & de plantes marines. Les oiseaux aquatiques la couvrent en assez grande quantité. La salure particulière de cette mer vient, suivant M. Gmelin, des montagnes de sel qu'on a découvertes, il n'y a pas long-tems. le long de ses deux rivages; & il est probable qu'on en découvrira encore davantage.

II. *A tour in Schotland, &c.* C'est-à-dire, *Voyage en Ecoffe & aux isles Hebrides, fait en 1772.*

L'AUTEUR avoit publié une relation de l'Ecoffe & de ses différentes parties. Les nouvelles observations sur ce royaume & les isles qui l'enviroñnent, lui ont fourni matière à un supplément. Nous nous contenterons d'en extraire quelques morceaux.

Quel n'est pas encore l'empire de la superstition dans quelques pays de l'Europe, & parmi la classe la plus nombreuse de ceux par qui elle est habitée! Dans les environs de Langholne en Ecoffe, plusieurs personnes croient que les sages-femmes ont le pouvoir, quand elles le veulent, de faire souffrir au pere d'un enfant, toutes les douleurs de l'enfantement, tandis que la mere en est entièrement exempte. Mais on

fait que dans des pays beaucoup plus policés, le peuple aime à attribuer des vertus surnaturelles à certaines classes de gens, tels que les bergers, les bourreaux, &c. Un usage fort singulier a subsisté jusqu'à la fin du siècle dernier, dans l'un des cantons de l'Ecosse. Il s'y tenait tous les ans une foire considérable. Ceux qui n'étaient pas mariés, s'y choisissaient des compagnes. L'engagement consistait pour toute cérémonie dans la jonction des mains. On s'en allait par paires, & l'on vivait ensemble comme gens unis par le sacré lien, jusqu'à la foire suivante. Alors, si les deux parties n'étaient pas contentes l'une de l'autre, on se séparait. Si elles persistaient dans leur choix réciproquement, on renouvelait la jonction des mains; mais c'était alors pour la vie. Celui des deux conjoints qui voulait quitter l'autre, était chargé de l'enfant qui pouvait être né ou avoir été conçu pendant une telle union. Comment cet usage avait-il pu s'introduire & s'établir? On peut, avec l'auteur, s'en prendre à la négligence des ecclésiastiques, qui plus attentifs à recevoir & économiser leurs revenus, n'établissaient ou n'envoyaient pas dans ce quartier éloigné le nombre de prêtres nécessaires pour y administrer les sacremens de l'église. On doit tenir quelque compte à des peuples livrés à la plus pro-

fonde ignorance, & privés de tout secours spirituel, de ce qu'ils avaient au moins établi quelque regle entr'eux par rapport aux mariages; mais l'essai pour un an était trop dangereux. Ces peuples avaient cru aussi devoir prendre des mesures favorables aux couples amoureux, dont les parens ou les tuteurs mettent obstacle à leur union. Le village de Gratna, dit l'auteur, était un lieu de refuge pour eux.

III, Séance l'académie royale des sciences de Lyon.

L'ACADÉMIE royale des sciences, belles-lettres & arts de Lyon, tint une séance publique; le 6 du mois dernier. M. Collomb, directeur, en fit l'ouverture par l'analyse des divers ouvrages lus par les académiciens dans les séances particulières de cette société, pendant le cours du dernier semestre. Les principaux de ces ouvrages sont, 1°. un *Mémoire sur la réaction de l'eau, & sur la maniere de l'employer à mouvoir des machines*; par M. l'abbé de Valernod: 2°. la suite des *Questions philosophiques* de M. Bordes, *sur le droit de propriété établi de tout tems dans l'ordre civil, & sur l'idée qu'on doit avoir de l'état de nature*: 3°. des *Dissertations sur la vérité, qualité nécessaire dans les*

penfées, & sur la nouveauté, qui en fait l'agrément ; par M. l'abbé la Serre : 4°. la suite du Discours sur les troubadours ; par M. l'abbé Millot : 5°. le Rapport de MM. Geneve & Villers, sur le métier à fabriquer des étoffes tricotees & façonnées, présenté par le sieur Rivet : 6°. la Replique de M. l'abbé Beraud à M. de Morveau, sur ses objections à sa dissertation concernant l'augmentation du poids des matieres dans leur calcination : 7°. des Observations sur les critiques du Traité de l'homme dans l'état de nature, & sur l'injustice, les dangers & le peu de fruit de la critique en général ; par M. l'abbé Jacquet : 8°. la Description d'un enfant difforme, né à Lyon, au mois de juin dernier, & des recherches sur cette conformation monstrueuse ; par M. de la Tourrette : 9°. la suite des Mémoires de M. Mathon, sur les poids, les mesures & les monnoies des anciens : 10°. un Discours sur les sentimens d'un negre marron, pris les armes à la main, & condamné au supplice ; avec une fable intitulée, le Ruisseau ; par M. l'abbé Monnier : 11°. une Dissertation sur les qualités & les vertus sociales ; par M. Barou du Soleil : 12°. un Mémoire de M. le comte de Milly sur la réduction des chaux métalliques par le feu électrique. M. Crozet lut ensuite un Mémoire historique sur les progrès de l'astronomie pen-

dant le regne de Louis XV. Les voyages des académiciens au Pérou & dans le nord, ceux du célèbre abbé de la Caille au cap de Bonne-Espérance, la perfection des instrumens astronomiques, l'établissement de plusieurs observatoires, la théorie des comètes éclaircie (nous rendrons compte le plus tôt qu'il nous sera possible, d'un excellent essai de M. du Séjour, sur cette théorie intéressante), les parallaxes des astres déterminées, la géographie terrestre & marine perfectionnée, enfin toutes les opérations entreprises & exécutées pour la détermination des longitudes en mer, déterminent M. Crozet à conclure, que " si le calendrier dressé par Jules-César, les tables astronomiques d'Alphonse X, le calendrier de Grégoire XIII, ont rendu à jamais mémorables les noms de ces grands hommes, les fastes immortels de l'astronomie doivent illustrer le siècle de Louis XV, au jugement de la postérité la plus reculée. „ M. l'abbé la Serre & M. le comte d'Albon terminèrent la séance, le premier par la lecture d'une ode intitulée, *les fléaux*, & le second par celle d'un dialogue très-intéressant entre Alexandre & Titus, aux champs élysées, & d'une fable en vers, intitulée, *le jeune chien*, ou *allégorie à mes contemporains*. L'objet de cet apologue, vraiment piquant, est d'exposer les

48 JOURNAL HELVETIQUE.

dangers de l'indocilité, de l'inexpérience, de la témérité, qui conduisent la jeunesse aux plus funestes écarts, & la livrent enfin à des maux irréparables, à des réflexions trop tardives, & à des repentirs aussi amers que superflus. Nous ferons bientôt mieux connaître ces deux ouvrages.



TROISIEME



TROISIEME PARTIE.

PIECES FUGITIVES.

I. *Idées sur la fécondation des plantes ; par M. BONNET , de diverses académies. Suite.*

Nous savons aujourd'hui que l'irritabilité constitue dans l'animal, ce qu'on peut nommer la puissance vitale. Cette force secrète réside uniquement dans la fibre musculaire. Le cœur est le muscle où elle se déploie avec plus d'énergie. Elle y est excitée par le contact du sang ; mais elle peut l'être encore par le contact de tout autre fluide. C'est par son irritabilité exquise, que le cœur, le principal mobile de la machine, exécute ces battemens continuels, qui ne finissent qu'avec la vie. C'est par elle encore qu'il continue de battre quelque tems après qu'il a été séparé de la poitrine. Si on le purge de tout le sang qu'il renferme alors, il cessera aussi-tôt de battre ; & on y fera renaître le mouvement, en y introduisant du nouveau sang, ou simplement de l'eau ou de l'air (*). Le fluide

(*) Consultez sur l'irritabilité le chap. XXXIII

féminal accroît l'irritabilité du cœur dans le germe ; elle le met en état de vaincre la résistance des solides osseux , ou qui doivent le devenir , & constitue ainsi dans l'embryon le principe d'une nouvelle vie. Le sang ou le fluide qui en tient lieu , est donc chassé avec plus de force dans les vaisseaux. Cette augmentation de mouvement tend à les déployer de plus en plus , & par eux tous les solides. A cet instant commence une nouvelle évolution , qui continuera par l'affluence des matières alimentaires , dont le germe est environné dans l'œuf ou dans la matrice. Voilà en général en quoi consiste la fécondation , qu'on nomme aussi *conception*. (*)

Je ne connais pas de faits qui établissent d'une manière non équivoque l'existence de l'irritabilité dans le végétal. Les mouvemens si remarquables , & en quelque sorte spontanés des différentes parties des plantes , dont je me suis tant occupé dans mon livre sur

de la partie X de la *Contemplation de la nature* , & sur-tout la dissertation du profond Haller sur cette belle matière , publiée pour la première fois en français , en 1755.

(*) Je ne fais qu'esquisser ici ce que j'ai fort développé dans le *Traité des corps organisés*. Consultez en particulier les chapitres IX & X du tome I.

l'usage des feuilles (*) ; les mouvemens non moins remarquables de la sensitive & de la tremelle ; ceux qu'on observe encore dans les parties sexuelles de certaines especes, & qui ont quelque chose de très-particulier : tous ces mouvemens , dis-je, peuvent dépendre de causes très-différentes de l'irritabilité. Il est trop facile de confondre ici les effets de l'élasticité , de l'humidité & de la sécheresse , de la chaleur & du froid, ou de tout autre agent physique , avec ceux de l'irritabilité. Ce sujet intéressant n'a point encore été assez approfondi : il exigerait des recherches très-fines, une suite nombreuse d'expériences variées, & une logique sévère. Mais, si le végétal est doué d'irritabilité ; si cette force constitue chez lui, comme dans l'animal, la puissance vitale ; le fluide subtil de la poussière des étamines produirait dans le germe du végétal les mêmes effets essentiels que la liqueur spermatique dans le germe de l'animal. Il y exciterait & y accroîtrait l'irritabilité, & par elle l'impulsion des liqueurs, dont résulterait en dernier ressort l'évolution complète du tout organique.

(*) *Recherches sur l'usage des feuilles dans les plantes ; & sur quelques autres sujets relatifs à l'histoire de la végétation.* Leyde, in-4°, avec figures, 1754.

Quoi qu'il en soit , il faut qu'il existe quelque part dans le végétal une force secrète qui constitue ce qu'on peut nommer proprement la *vie végétale*. Toute vie organique suppose nécessairement l'action réciproque des solides & des fluides. Il faut que les solides agissent sur les fluides , pour que ceux-ci soient élevés , préparés , rassemblés , distribués , repompés , évacués. Les plis & les replis des vaisseaux , leurs entrelacemens , leurs circonvolutions , qui ne sont pas moins multipliés ni moins variés dans le végétal que dans l'animal , occasionneraient infailliblement la stagnation , & conséquemment l'altération des liqueurs , si les vaisseaux qui les contiennent , n'exerçaient sur elles une certaine action , analogue à celle que les vaisseaux de l'animal exercent sur ces liqueurs. La mort n'est donc dans le végétal , comme dans l'animal , que la cessation de cette action vitale. Le principe de la vie sera donc dans l'un comme dans l'autre , la force secrète qui mettra les solides en action , ou qui accroîtra beaucoup cette action. Je dis *accroîtra* , parce que j'ai montré qu'il est possible que la vie organique ait commencé dans les germes dès la création (*). Ainsi , la fécondation s'opétera dans le végétal comme

(*) Voyez mon mémoire *sur les germes* , inséré

dans l'animal, par un fluide très-subtil & très-actif, qui, en déployant son énergie sur les solides du germe, leur imprimera une nouvelle vie, &c.

Nous ne connaissons point le principal mobile de la plante; elle ne nous offre rien qui ressemble le moins du monde au cœur de l'animal; mais tous les animaux n'ont pas un cœur. Les chenilles & quantité de vers n'ont qu'une grande artère sans aucun vestige de cœur. On ne découvre dans le polype ni cœur ni artère, ni rien qui paraisse en tenir lieu, & pourtant on ne saurait douter de l'animalité du polype. Il y a donc dans le polype un principe de vie, un principal mobile, qui diffère beaucoup de celui qui réside chez les animaux plus élevés dans l'échelle de l'animalité. Il en est apparemment de même de la plante: elle a un principe de vie à sa manière. Je n'examine point si ce principe de vie réside dans une seule partie, ou dans deux ou plusieurs. Je me borne à admettre en général, qu'il est quelque part dans le corps de la plante un principe secret d'action, par lequel ces ou tels vaisseaux impriment le mouvement aux fluides qu'ils contiennent. De jeunes tiges que

dans le journal d'observations de M. l'abbé Rozier,
mois de mars 1774.

j'avais fait dessécher à dessein , ne pompaient point la liqueur colorée que je leur présentais. Ce n'était point parce que les orifices des vaisseaux s'étaient resserrés par le desséchement : d'autres plantes qui étaient aussi desséchées , & dont les orifices des vaisseaux étaient très - visibles à la vue simple , ne tiraient point non plus la liqueur colorée. On a vu encore dans mes *recherches sur l'usage des feuilles* (*), avec quelle avidité les branches & les feuilles qui végètent , pompent cette liqueur , & les conséquences intéressantes qui découlent de ce nouveau genre d'expériences, relativement à l'histoire de la végétation. Il y a donc dans les vaisseaux de la plante un jeu secret qui est le principe des mouvemens de la sève. Le célèbre Hales avait prouvé par ses belles expériences (**), que les feuilles étaient des puissances ménagées par la nature pour élever la sève & la distribuer à toutes les parties de la plante; mais la force prodigieuse avec laquelle les pleurs de la vigne s'élevent avant l'épanouissement des boutons, indique assez que la puissance vitale du végétal ne réside pas uniquement dans les feuilles.

La fibre musculaire est composée de deux

(*) Mémoire V , art. XC , XCI , XCII.

(**) *Statique des végétaux.*

principes, d'une terre sèche & friable, & d'une gelée qui unit les molécules de cette terre. C'est dans la gelée que réside la puissance vitale ou l'irritabilité. Les enfans, plus abondans en gelée que les adultes, & sur-tout que les vieillards, sont aussi beaucoup plus irritables. J'ai fait voir dans un autre écrit (*) combien cette gelée animale mérite l'attention du physiologiste philosophe. Les végétaux ont aussi leur gelée, & c'est peut-être dans cette gelée que réside pareillement leur principe vital. Ce serait donc principalement sur cette gelée, que le fluide fécondant déploierait son énergie : il agirait ainsi, & comme stimulant, & comme force expansive. Dans les premiers tems de sa vie, dans ceux qui précèdent immédiatement la fécondation, la petite plante n'est qu'une goutte de gelée : si donc elle est douée d'irritabilité, c'est sur-tout alors que cette force doit y être le plus excitée par un stimulant. Au reste, quand j'ai parlé de l'action propre des vaisseaux, je n'ai pas prétendu exclure celle des trachées, si généralement répandues dans le corps de la plante, & qui, par la dilatation & la condensation alternatives de l'air qu'elles renferment, peuvent

(*) *Palingénése philosophique*, part XI; Genève, 1769.

aider au jeu des vaisseaux qu'elles accompagnent, ou dont elles sont accompagnées.

On n'exigera pas de moi que je tente d'expliquer comment le principe fécondant de la poussière des étamines accroît la puissance vitale des germes contenus dans l'ovaire : ceci tient à la nature intime de cette puissance qui nous est absolument inconnue. En supposant qu'elle est essentiellement la même chez tous les êtres vivans, & qu'elle agit par-tout dans l'irritabilité, la solution du problème n'en deviendrait guère plus facile. La nature intime de l'irritabilité ne nous est pas plus connue que celle de toute autre force. Nous ne la connaissons un peu que par ses effets : nous savons seulement que c'est en vertu de cette force, que les fibres où elle réside se contractent subitement à l'attouchement de quelque stimulant, pour se rétablir incontinent après. Voici ce que je hasardais sur ce sujet ténébreux dans un de mes derniers écrits. (*)

“La nature de l'irritabilité est aussi inconnue que toute autre force : nous n'en jugeons que par ses effets ; mais nous concevons très-bien que la fibre musculaire doit avoir été construite sur des rapports déterminés à

(*) *Contemplation de la nature*, part. X, chap. XXXIII.

la maniere d'agir de cette force secrete. L'espece, la forme & l'arrangement respectif des élémens de la fibre sont donc en rapport direct avec cette force : elle réside probablement dans le fluide élastique disséminé entre les lamelles de la fibre, car il ne suffirait point de recourir à la structure primordiale de celle-ci, pour rendre raison de son irritabilité. Le corps, indifférent au repos & au mouvement, ne l'est pas moins à toute sorte de situation. Les élémens, rapprochés dans la contraction, ne se rétabliraient point sans l'intervention d'une force étrangere. Mais cette force suppose à son tour dans les élémens des conditions particulieres, & ce sont ces conditions qui distinguent la fibre musculaire de toute autre fibre. „ Il pourrait donc y avoir un rapport secret entre le fluide élastique disséminé dans la gelée végétale, & l'esprit fécondant, en vertu duquel celui-ci exciterait dans celui-là des oscillations plus ou moins fortes, d'où naîtrait l'accroissement de la puissance vitale dans les vaisseaux du germe.

Le savant Gleditsch (*) paraît admettre dans les plantes deux principes fécondans, dont l'un est fourni par les étamines, l'autre par le pistil. Il faut que je transcrive ses

(*) Dans le mémoire cité ci-dessus.

propres termes. “ Les deux fortes d’humidités , *dit-il* , qui sont particulièrement filtrées dans les fleurs , & dont l’une transsude de la poussière des fleurs mâles , l’autre du tuyau de l’ovaire , ou du style de la fleur femelle , se réunissent & se confondent ensemble , par où l’une altere les propriétés de l’autre ; ce qui produit une substance d’une troisième nature , laquelle participe à celles des deux précédentes : & cela se manifeste plus ou moins dans les jeunes plantes , après la fécondation. La partie la plus délicate de ces deux substances fluides , nouvellement réunies , est portée par voie de succion dans l’ovaire , d’où elle entre dans les gouffes des semences à peine formées & non développées. „ Notre observateur appuie son sentiment sur ce qui se passe , selon lui , dans la génération des animaux , qu’il croit dépendre aussi de la confusion ou de la combinaison de deux liqueurs prolifiques. Cette opinion est très-ancienne , & a régné long-tems dans l’école. Un excellent physiologiste moderne (*) a fait sentir la fausseté de cette antique opinion , & a montré qu’il n’y a de liqueur vraiment prolifique que celle que le

(*) L’illustre Haller , dans sa belle physiologie , & dans ses judicieuses réflexions sur le système des *molécules organiques*.

mâle fournit. On fait qu'on n'avait recouru à une hypothese si précaire, que pour rendre raison de la ressemblance des enfans au père & à la mere. Mais, si l'on a un peu médité la suite assez liée de mes principes sur l'origine des êtres vivans, & sur-tout si l'on s'est rendu attentif aux faits si nombreux, si divers, si bien constatés, dont j'ai déduit ces principes (*), je me flatte qu'on reconnaîtra qu'il est possible d'expliquer d'une maniere aussi claire que philosophique les principaux phénomènes de la génération, sans recourir à la supposition gratuite du concours de deux liqueurs prolifiques. Ainsi, puisqu'on part ici de l'analogie du végétal & de l'animal, ne serait-ce pas choquer directement cette analogie, que d'admettre dans les plantes deux principes fécondans ? Il y a plus ; l'humidité qui abreuve intérieurement le pistil est si grossiere, si visqueuse, si disproportionnée avec l'extrême petitesse des parties du germe & la subtilité de la vapeur des poussieres, qu'elle ne paraît point du tout propre à remplir les importantes

(*) Voyez les *Considérations sur les corps organisés*, tome I, chap. IX, X ; tome II, chap. VII, VIII. Amsterdam, 1762. *Contemplation de la nature*, part. VII, chap. VIII, IX, XI, XII. Amsterdam, 1764.

fonctions de principe fécondant. On a vu ci-dessus que le véritable usage de cette humidité est de procurer la rupture des grains de la poussière, & par ce moyen, l'émission de l'esprit féminal; & c'est par-là, pour le dire en passant, que les pluies & les brouillards nuisent à la multiplication: en précipitant la rupture des grains, ils dispersent la vapeur fécondante.

Notre habile observateur de Berlin ne veut point non plus que le fluide féminal des poussières soit dardé vers l'ovaire par le ressort des grains qui le contenaient: il prétend que ce fluide sort peu-à-peu de l'intérieur des petites boîtes ou vésicules, par une infinité de pores dont leur surface est criblée. Mais il faut encore l'écouter lui-même. " Cette humidité, *dit-il*, qui, avant que de sortir des vésicules de la poussière, n'est pas encore fluide, & demeure exempte de tout mélange étranger, sort à diverses reprises sans la moindre violence, à travers les petites ouvertures, les points, les canalicules, les crochets, les épines, ou autres parties de telle configuration qu'on voudra se les représenter; ce qui est procuré par une douce & alternative contraction de ces parties vivantes & souverainement irritables: c'est ce dont on peut se convaincre en observant que les globules de la poussière

des fleurs , lorsque quelque action trop forte les sollicite extérieurement , comme l'eau le fait aisément avant leur maturité , laissent sortir rapidement , & même éclater leur matière encore crue & fluide. Au contraire , cette matière de la poussière des fleurs , quand elle est parfaite , & que son tems de sortir est venu , ne le fait que peu à peu , sans que ses vésicules crevent pour cet effet , & elle s'étend sur l'eau comme une huile tout à fait déliée. „ J'avoue que je ne découvre point les raisons qui portent notre auteur à refuser d'admettre que le fluide fécondant contenu dans les poussières est dardé vers les germes par un mouvement élastique des grains. Il me semble qu'il est au moins très-probable que la fécondation s'opere par une semblable mécanique , puisqu'il est prouvé par des expériences directes que les grains de la poussière des étamines sont de petits corps à ressort , & que l'action de l'humidité sur ces grains déploie leur ressort , & chasse au - dehors par une sorte de projection le fluide fécondant. Les canaux du pistil sont toujours abreuvés d'humidité : les grains de la poussière ne sauraient donc y pénétrer sans s'ouvrir à l'instant , &c. Comment notre auteur prouve-t-il son opinion ? Il remarque “ qu'on peut s'en convaincre en observant que les globules de la poussière , lorsque

quelque action trop forte les sollicite extérieurement, comme l'eau le fait aisément avant leur maturité, laissent sortir rapidement, & même éclater leur matiere encore crue & fluide. „ Mais, je le répète, je ne vois rien dans ce passage, qui prouve le moins du monde, que le mouvement élastique dont il est question soit un mouvement contre nature, ni que le fluide projeté par ce mouvement soit, comme le dit l'auteur, une matiere encore crue. Je serais, ce me semble, bien mieux fondé à soutenir qu'il en est des grains de la poussiere des étamines, comme des siliques ou enveloppes des graines, qui ne s'ouvrent par leur propre ressort, que lorsque les semences qu'elles renferment & qu'elles doivent répandre, sont parvenues à leur maturité. Si l'on réfléchit ensuite sur la forme & la longueur des divers pistils, sur la maniere dont les embryons sont logés dans l'ovaire, sur l'enfoncement de cet ovaire à la base du pistil; si, dis-je, on réfléchit sur toutes ces choses, & sur bien d'autres qui leur sont analogues, on conviendra sans peine qu'il n'y a qu'un mouvement de projection qui puisse porter le fluide fécondant jusques dans l'intérieur des germes.

Je ne l'ai pas dit encore, mais il est tems que je le dise : on ne saurait douter aujourd'hui que la poussiere des étamines ne ren-

ferme le principe fécondant de la plante. Une expérience, qui a souvent été répétée, suffit pour le démontrer. Si l'on retranche les sommets avant qu'ils s'ouvrent, toutes les semences logées dans l'ovaire se dessècheront sans rien produire. Si l'on ne retranche qu'un certain nombre de sommets, la multiplication sera assez en proportion du nombre des sommets retranchés. On comprend que, pour bien faire cette expérience, il faut avoir soin d'isoler la plante, ou de disposer les choses de manière qu'elle ne puisse recevoir les poussières des plantes voisines. Il est bien d'autres faits qui concourent à établir la grande vérité qui m'occupe. On sait qu'il y a des espèces qui portent les étamines sur un pied, & les pistils sur un autre pied, ou dans lesquelles il est des individus mâles & des individus femelles. Si l'on isole quelques individus femelles, ou qu'on les renferme dans des lieux où la poussière fécondante ne puisse atteindre, ils demeureront toujours stériles, & ne cesseront de l'être que lorsqu'on renfermera avec eux un individu mâle, ou qu'on le placera dans leur voisinage. On n'ignore pas non plus que c'est précisément dans le tems que les sommets des étamines répandent leur poussière, que les pistils s'ouvrent pour la recevoir. C'est aussi à l'approche de cette circonstance importante, qu'on

voit les plantes aquatiques s'élever à la surface de l'eau, & s'y replonger après avoir été fécondées. En un mot, tout paraît avoir été disposé de la manière la plus propre à assurer la fécondation des plantes par l'intromission des poussières dans l'intérieur du pistil. Je viens de toucher aux plantes aquatiques : elles me rappellent une observation bien intéressante du célèbre Donati, qu'une mort prématurée a enlevé à l'histoire naturelle, qu'il enrichissait chaque jour, & à laquelle il avait sacrifié son repos, sa santé & sa vie. Il observe dans son excellent & trop court (*) écrit sur le Golfe Adriatique, que la sage nature, qui a façonné en poussières régulières le principe fécondant chez les plantes terrestres, lui a donné dans les plantes marines la forme d'un fluide mucilagineux. Il fait cette belle remarque à l'occasion de la *vissoidé* à tige cylindrique, &c. Il convient que je transcrive ses propres termes. " Les fleurs males, *dit-il* (**), répandent abondamment un fluide mucilagineux, médiocrement gluant & transparent, qui renferme une infinité de corpuscules de diverses figures, mais

(*) *Essai sur l'histoire naturelle de la mer Adriatique*, traduit de l'italien en français, & publié à la Haye en 1758.

(**) Page 32.

Ordinairement presque ronds : ils sont ou jaunâtres ou d'un verd pâle : c'est , à mon sens , la partie fécondante ; elle est en poussière dans les plantes terrestres , parce qu'elle est dans un fluide aussi léger que l'air. Ici elle est fluide , mucilagineuse , gluante , & telle qu'il faut pour être dans l'eau. „ Le contemplateur de la nature aime à s'arrêter sur ces traits frappans de la Sagesse profonde qui a présidé à l'arrangement du monde , & qui partout a si bien approprié les moyens à la fin.

(*La suite le mois prochain.*)

H. *Lettre d'un Parisien , à son retour d'un voyage en Suisse. Aux Editeurs.*

MESSIEURS : Je me rends compte quelquefois de la rapidité dont j'ai parcouru la Suisse , à pied , à cheval , en char , en voiture , sur les lacs , sans dessein , tantôt seul , tantôt avec un ami , tantôt avec des inconnus ; & je me félicite d'avoir apperçu tout ce dont il m'est resté le desir de le mieux connaître , tout ce que j'aurais pu mieux voir , si le tems & les connaissances ne m'eussent pas manqué.

Mais que vont donc chercher autour de vos villes , dans vos prairies , sur les bords de vos lacs , au haut de vos montagnes , tant d'étrangers que l'on y rencontre ? Ce sont

66. JOURNAL HELVETIQUE.

les bienfaits de la nature. Ce qu'elle a refusé à quelques contrées, ce qu'elle a partagé entre plusieurs, se trouve dans votre pays, & s'y trouve tout ensemble. C'est chez vous que l'on voit la nature sous tous les points de vue, en perspective, en face; les sommets les plus élevés, les profondeurs les plus reculées, toutes les scènes sont représentées dans vos paysages. Les ris, la tristesse, l'horreur, l'enchantement, l'extase, le ravissement, marchent tour-à-tour à côté du voyageur dans la Suisse. Ces contrastes de tous les objets ont sur-tout des effets étonnans: le sombre sapin à côté du pommier courbé sous ses fruits; les vues étendues au-dessus des vallons resserrés, des maisons dans des lieux faits pour être déserts, des fleurs dans des solitudes, & la gaieté dans les plus tristes séjours, se rencontrent à chaque pas; & s'il est vrai que ce ne sont pas des fleurs sous des chassis, des imitations forcées & fausses de ce qui existe ailleurs, ni des allées ou des arbres taillés, qui doivent former des jardins, je crois que c'est à vous, habitans de la Suisse, que *l'art des jardins* (*) doit appartenir; c'est chez vous que l'on en apprend les mystères, & cet ouvrage vous est dû en partie. Où l'auteur a-t-il pu mieux connaître le

(*) L'auteur fait allusion à un ouvrage qui vient de sortir de la plume de M. Watelet.

Charme de la variété des sites , ce qui compose la beauté des aspects , & ce qui doit ainsi être le plus riche embellissement des jardins , dont le possesseur , après avoir parfumé de fleurs , baigné de ruisseaux , revêtu de verdure , & paré de feuillages , le terrain qui avoisine son habitation , doit encore mettre à contribution tout ce qui l'environne , & tout ce qu'enferme son horizon ?

En effet , pour entrer dans quelque détail , nul voyageur ne verra sans admiration la situation de Geneve , qui avait fixé Tavernier. Il pensa qu'un homme qui avait vu presque toute la terre , ne devait rester que dans un si beau lieu. Aussi beaucoup d'étrangers confient leurs enfans & leur repos à cette ville , que l'on peut comparer à un magnifique amphithéâtre , élevé pour admirer un des plus beaux spectacles du monde.

Que le voyageur aille autour de Geneve , parcourir toutes ces maisons dont les bords du lac sont couverts , il connaîtra des vues qui enchantent. Les dehors sont si beaux , si attachans . un espace étendu attire votre ame & vos regards à un tel point , que vous craignez qu'ils soient contenus ; vous craignez de rencontrer un seul arbre entre eux & ce qui vous environne.

Que le voyageur aille sur les hauteurs de Ferney , lieu curieux , même quand on ne

88. JOURNAL HELVÉTIQUE.

voit point Voltaire, & qui le fera encore long-tems après la mort de celui qui l'habite, de cet homme dont la statue & les ouvrages ne mourront point, & deviendront antiques sans vieillir. C'est en se fixant sur les monts glacés de la Savoie, que les idées de Voltaire se font souvent échauffées du feu de la poésie : de sa terrasse, il découvre plusieurs nations, & cette vue a peut-être souvent aidé son ame à les embrasser toutes dans ses réflexions.

Heureux celui qui parcourt les rives de ce beau lac de Geneve! Rolle! Morges! bords enchanteurs! voici les lieux rians, les demeures heureuses dont Virgile nous a fait la peinture. Les peines de la vie doivent être moindres pour les habitans de ces villes agréables :

Securos latites & longa oblivia potant.

Le lac est leur Léthé; cette nappe d'eau majestueuse, sans courant, & d'une égale pureté, charme la vue; la lumière qui s'y réfléchit semble ressortir pour éclairer les objets d'une manière plus brillante.

Largior hic campos æther & lumine vestit

Purpureo.

Cette route est toute admirable. Le voyageur y boit l'oubli de sa patrie : tantôt il domine le lac, tantôt il est sur ses bords; ensuite il ne fait que l'entrevoir à travers des arbres, ou par-dessus des saules

qui ornent les plus belles prairies ; il se présente à vous comme un long canal , ou comme un vaste bassin , ou comme une mer dont les côtes éloignées s'apperçoivent déjà.

Voici Lausanne , où tant d'étrangers vont chercher la santé dans la salubrité de l'air , & passer des momens qui doivent être , je le répète , plus doux que par-tout ailleurs , là où la nature est belle d'une beauté si distinguée.

Arrivez à Vévai , voyez les lieux où l'imagination de Rousseau le Genevois s'est égarée dans des routes si voluptueuses pour mener à la sagesse : Heureux cet homme extraordinaire , si son imagination n'avait jamais eu d'autres égaremens ! Voilà donc cette petite ville au pied des Alpes. O ! n'est-ce pas ici , voyageur , que vous serez tenté de composer *le roman de votre retraite champêtre* , & *de vos amours* ? Oui , ici , ou nulle part. C'est ici que vous oublierez *ceux de l'ambition* & *de la fortune*. Ou bien , vous vous écrierez :

Que patria miseris tam dira cupido?

Voilà Meillerie , voilà le commencement des Alpes Pennines ; elles s'élèvent & rendent le coup-d'œil plus imposant. Voilà Clarens , où dut être cet Elisée pastoral que l'on cherche en vain , & qu'il ferait si doux de parcourir en s'y abandonnant à la lecture

JOURNAL HELVETIQUE.

des Elifées poétiques de Virgile, de Fénelon & de M. Wattelet.

Passer devant Moutru, appliqué contre la montagne comme un paysage tout dessiné, & que l'on pourrait calquer.

Allez à Aigle, & voyez les sauvages vallons des Alpes: voyez les formes variées de ces innombrables montagnes. L'ombre des sapins & plus encore celle des rochers prive du soleil plutôt qu'elle ne tempère son éclat. Il n'y a plus de doux ruisseaux dans ces lieux; toutes les eaux se précipitent avec fureur. Combien tout est changé! La mélancolie est le seul plaisir permis dans ces tristes lieux. C'est à ce prix qu'on n'a point l'uniformité; & il ne faut point la regretter, car

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Voyageur, il faut aussi connaître ces belles prairies qui nourrissent de si gras troupeaux, & où la verdure & l'herbage sont entretenus par l'irrigation la mieux soignée.

Allez à Thun: que le rare assemblage des neiges, des montagnes, des bois, des prés, d'un lac, d'une rivière, étonne vos yeux. Osez plus, traversez le lac, voyez au-dessus de votre tête les énormes rochers qui le bordent du côté d'Untersee; connaissez les déserts, les horreurs de l'Oberland. Au milieu de ses glaces éternelles est l'empire de l'hiver.

Le *Jungfrau - born*, est le dôme de son palais ; & lui , il semble étendre ses bras roidis & hérissés de glaçons à droite & à gauche de l'immense *Mettelberg*, qu'il serre, & contre lequel il s'appuie en arrêtant les glaces qui voudraient s'échapper par torrens. Quelquefois l'ardente caricature lui fait souffrir de cruels tourmens , il est tout en eau : furieux , il s'écrie , voulez-vous que j'abandonne l'Europe à la fureur des ondes ? Le Rhin , le Rhône , le Tésin auront bientôt disparu sous une vaste mer qui joindra l'Océan & la Méditerranée. Mais la fraîcheur de quelques nuits apaise ses craintes , & celle des hommes qui habitent sans effroi ces environs dangereux. Messieurs , il est vrai de dire que vous avez dans vos Alpes la vie & la ruine de nos campagnes.

Au reste , j'exhorte le voyageur à se hâter de quitter ces rochers nus , ces monts couverts de neige , ces abymes de glaces , ces précipices , ces torrens dont le bruit est insupportable. En vain des prairies fertiles , des maisons de bois nombreuses ornent la vallée du *Grindelwald* ; j'en suis sorti avec plaisir , comme si j'eusse vu & quitté le Groënland.

Mais , allez , voyageur , allez à *Zurich* : voyez les bocages de l'Eden & de l'âge d'or. Les bords du lac de cette ville ont une pente

douce, & par-tout la vue se repose; les hauteurs des Alpes sont reculées dans le fond du tableau, & autour de vous le terrain ne s'éleve point, ne porte point dans les nues d'énormes rochers ou d'immenses glaces: ce sont des vignes, des maisons multipliées, des arbres, des prairies. On est doucement ému; ce sont des paysages où toutes les scènes des idyles de Gessner peuvent se peindre à vos yeux. Gessner, homme dont j'ai remporté un souvenir respectable, j'ai connu, que tes mœurs étaient dignes du premier âge, comme tes poésies. C'est donc dans ces lieux, & aux environs de Nidau, & dans les entretiens d'Aberly, que l'amateur & le décorateur des jardins peut se remplir des idées qui se rapportent à son goût ou à son art, & par ces routes arriver au but qu'a touché M. Watelet. Sur les terrasses des jardins de Neuchâtel, il connaîtra encore l'extase des vues immenses. Dans les prairies d'Yverdun, il goûtera les charmes des agréables retraites. Enfin, les expériences qu'il est aisé de faire dans la Suisse, d'après les leçons que contient ce livre, peuvent beaucoup augmenter vos jouissances. Les jardins que vous pourriez avoir seraient peut-être fort au dessus des nôtres.

Cependant les environs de notre capitale ont leur prix; vous n'avez point les bords

de nos rivières, & sur ceux de la Seine on voit plusieurs maisons de plaisance,

Où triomphent les arts, où se plaît la nature.

Le jardins de S. Cloud sont peut-être sans modèle & ne peuvent être imités. Ils n'ont pas le plan symétrique & uniforme qui n'attache qu'un seul instant; ils sont ordonnés selon leur situation. Le cours de la rivière a indiqué la terrasse qui est sur ses bords. L'abondance des eaux a fait ouvrir les beaux bassins, jaillir les superbes jets, & construire les belles cascades. L'inégalité du terrain a occasionné une grande variété, les rampes douces, les hauteurs de difficile accès, les bois touffus, les allées bien percées, les quinconces réguliers, les petits sentiers ombragés, les routes tortueuses, les lieux de repos dans les points élevés, & d'où l'on a une belle découverte; tout s'y rencontre. Ces jardins ravirent miladi Montague, qui avait parcouru avec tant de sensibilité la poétique Grèce. Entre ceux des maisons de particuliers, nous n'avons rien de plus agréable que celui qui est décrit à la fin de cette brochure; & là, le possesseur, entre ses fleurs, sur le bord de ses isles, sous ses ombrages frais, cultive les vertus qui le font aimer, & le rendent lui-même si sensible à l'amitié. *Paris, ce 14 décemb. 1774*

III. *Lettre aux Editeurs.*

MESSIEURS : On a lu avec intérêt dans votre journal du mois de septembre dernier, la relation très-abrégée que vous avez donnée du tremblement de terre qui s'est fait sentir avec plus ou moins de force dans toute la Suisse, & principalement dans le canton d'Ury. On en a publié depuis lors les détails par une feuille imprimée en allemand. J'ai cru que je devais en extraire les principales circonstances & vous les communiquer, persuadé que vous ferez usage de ces détails, & que vos lecteurs y donneront d'autant plus d'attention que les événemens de ce genre sont plus rares dans nos cantons. Les secousses ont été nombreuses, elles ont eu lieu à diverses reprises; je m'attacherai à celle du 10 septembre, sur les 4 heures du soir, comme ayant été la plus effrayante & la plus funeste par ses effets.

A Zurich, & dans les environs, il y a eu quelques cheminées abattues, & il s'est fait des fentes dans plusieurs clochers & églises.

A Zoffingue, on observa qu'avant la secousse, le fond de la vallée était couvert d'un nuage noir, peu élevé, comme si l'on eût été menacé d'un orage. L'atmosphère paraissait chargée d'une vapeur sombre qui obscur-

oiffait le fommet des montagnes, & l'on avoit lieu de conjecturer qu'elle s'étoit échappée du fein même de la terre. A la campagne, des payfans qui se trouvoient alors montés sur des arbres, sentirent vivement la secouffe, & entendirent un bruit semblable à celui du tonnerre dans l'éloignement,

On a observé à *Lucerne*, que la même secouffe avoit été d'abord perpendiculaire, & ensuite par balancement où ondulation, enforte que quelques cloches sonnerent d'elles-mêmes & à volée. On avoit observé que depuis trois jours, l'air étoit épais & le tems sombre. Le lac, sans être agité par le vent, présentait dans sa surface une espèce de bouillonnement.

Mais c'est principalement dans le bourg d'*Altorf*, capitale du canton d'*Ury*, & dans ses environs, que ce tremblement de terre a causé le plus de dommage. La voûte du temple dédié à la sainte Croix, a croulé entièrement & a brisé le grand autel, de même que tous les bancs. Deux grosses barres de fer qui liaient ensemble les murs de l'église paroissiale de *Spirinxen*, n'ont pu empêcher qu'elle n'ait été entièrement renversée. Une vieille femme qui s'y trouvoit, blessée par les débris de la voûte, en est morte peu de temps après. Plusieurs circonstances réunies augmentaient encore la frayeur des habitans, &

semblaient les menacer d'un bouleversement général. D'énormes masses de rochers se détachaient du sommet des hautes montagnes dont ce pays-là est environné, & soulaient avec un fracas épouvantable dans le fond des vallées. Quelques portions de terrain sur les bords du lac, se sont déplacées, & y ont été englouties avec les arbres qui s'y trouvaient. On voyait un balancement sensible dans le haut des Alpes, on entendait un bruit sourd & effrayant; les bestiaux dispersés dans la campagne se rassemblaient & poussaient d'affreux mugissemens. L'air que l'on respirait était chaud & étouffé; les eaux s'étaient troublées au moment où cette redoutable secousse avait commencé. On prétend avoir vu en quelques endroits la terre s'entrouvrir & se rejoindre l'instant d'après. Enfin, depuis le 10 jusqu'au 18 de septembre, on a éprouvé des secousses réitérées, mais toutes plus légères que celle dont on vient de parler.

Elle n'a pas eu des suites moins désastreuses à *Engelberg*, & dans les environs. Tous les bâtimens de cette riche abbaye ont été plus ou moins endommagés. Un homme a été mortellement blessé des débris d'une cheminée. Une voûte de l'église s'est fendue en croix. Sur l'autel du chœur était la figure de S. Michel, combattant contre le diable;

un bras de celui-ci a été détaché par la violence de la secousse , & est tombé par morceaux. Les mêmes accidens ont eu lieu , mais d'une maniere moins dommageable , dans les cantons de Schwitz & d'Underwald. A Altzellen , un terrain en pâturage , long de 8 toises sur une largeur égale , s'est enfoncé de 2 toises , &c.

IV. *Les rats. Fable , par M. l'abbé AUBERT.*

LA nation des rats voulut élire un prince ,

Un potentat , à qui fussent soumis

Les rats des plus lointains pays.

Aussi-tôt de chaque province ,

Il arrive à Ratopolis

Nombre de rats blancs , noirs ou gris ;

Les uns venant du nouveau monde ,

Les autres habitans de Rome ou de Paris.

Il en vint de gros , de petits ,

Il en vint tant qu'une lieue à la ronde ,

Les chemins en étaient remplis.

Tous aspiraient au trône , il fallut faire un choix.

Ceux qui manquaient, ou de queue ou d'oreilles ,

Ou d'autres qualités pareilles ,

Furent exclus d'une commune voix.

Ce n'est cependant pas chose si singuliere ,

78 JOURNAL HELVÉTIQUE.

Qu'un roi sans oreilles , sans yeux :
 Beaucoup ressembloit à ces dieux ,
 Qu'on feroit de bronze ou de pierre !
 Il en est peu comme LOUIS.

De l'éclat du rat blanc les états éblouis ,
 Furent prêts , dit-on , de l'élire.
 Le rat musqué se présenta ;

Le nez des sénateurs aussi-tôt opina
 Que c'étoit celui-là qu'il falloit nommer sire.

Mais le rat d'Égypte arrivant ,
 La diète , en sa faveur , suspendit ses suffrages.
 Par un discours très-éloquent ,
 Il fit valoir ses avantages.

Qu'étoit-ce que l'odeur qui les séduisoit tant ?
 Qu'étoit-ce qu'un habit brillant ,
 En comparaison du courage ?

D'un monstre qui du Nil défoloit le rivage ,
 Lui , rat , avoit été vainqueur.

S'ils voulaient dans un roi chercher un défenseur ,
 C'étoit à lui qu'appartenait l'empire

Sa harangue plut fort , & chaque sénateur
 Trouva qu'on ne pouvoit mieux dire.

Un long *vive le roi* , fut par-tout répété ;
 A ce rat si puissant le sceptre est présenté.

Mais tandis qu'il goûtoit la gloire ,

De sa nouvelle dignité,
 Certain chat qui s'était glissé dans l'auditoire,
 Aux yeux des sénateurs croqua sa majesté.

QUE conclure de cette fable ?
 Ce qu'enseigne mon maître en un sujet semblable,
 Qu'à peu de gens convient la royauté,
 Et que tel se croit redouté,
 Qui n'est, dans bien des cas, rien moins que re-
 doutable.

V. Vers de M. GRESSET.

EH! qu'importe qu'on daigne lire,
 Ou qu'on laisse là de côté
 Cet écrit brut, non brillanté,
 Où, pour tout mérite, respire
 Cette agreffe naïveté
 D'un bon hermite en liberté,
 Dans la franchise qui l'inspire;
 N'estimant que la vérité,
 Et ne parlant que pour la dire ?
 Quand tout est rempli, tourmenté
 De l'incurable ardeur d'écrire,
 De l'épidémique delire
 D'une mince célébrité;

Dans cette belle quantité
D'essais, de prospectus, d'épreuves,
De rêves de toute beauté,
D'esprit à toute extrémité,
Et de nouveautés presque neuves;
Dans ces jours de création,
Où tant d'incroyables brochures
Offrent des plans de tout jargon,
Des projets de toutes figures,
Et l'ennui par souscription;
Dans ce bruyant torrent qui roule,
Qu'importe que le tourbillon,
Enveloppe, entraîne un chiffon
De plus ou de moins dans la foule?
D'ailleurs, pardon, si du moment,
Négligeant assez librement,
Et le costume & la nuance,
Au lieu d'écrire sombrement
Du ton doctoral & charmant
De la moderne suffisance,
J'ai fait parler tout bonnement,
Ensemble, & sans air d'importance,
La raison & l'amusement.
Je fais que l'actuel usage
N'est pas de penser bien gaiment;

Grace au sophistique ramage ,
Qui, nous enchantant tristement,
Substitue agréablement
L'esprit frondeur , sec , & sauvage ,
Au national agrément ,
Et les ronces du persifflage
Aux guirlandes de l'enjouement.
L'aigre & vague raisonnement ,
Harangant , ennuyant notre âge ,
L'endort sententieusement ,
Au rquet de son verbiage.
On nous mande , dans nos hameaux ,
Les progrès lugubrement beaux
De cette étrangere manie ,
Qui , déployant de noirs réseaux ,
Et des cyprès & des pavots ,
Sur les roses de la patrie ,
Remplit nos écrits , nos propos ,
Et nos modes enchanteresses ,
D'urnes , de lampes des tombeaux ,
Et de semblables gentilleesses.
Malgré ce nuage & ce goût
De productions vaporeuses ,
Qui , pour un tems , font prendre à tous
La couleur noire & les pleureuses ,

Nous autres bons provinciaux ,
Qui ne favons qu'être sinceres ,
Et qui ne nous conduifons gueres
Par la fureur d'être nouveaux ,
Français , comme l'étaient nos peres ,
De la docile loyauté ,
D'aucun ton factice , emprunté ,
Nous n'éprouvons la fanataifie ,
Et nous prenons la liberté
De penser avec bonhommie ,
Qu'il vaut bien mieux , pour la fanté ,
Suivre dans fa route fleurie ,
La bonne gauloife gaité ,
Sans fronde , fans anglomanie ,
Sans affiche de gravité ,
Que de se rembrunir la vie ,
Et de rifquer la léthargie ,
Les vapeurs & la furdité ,
Parmi cette monotonie
De petite fublimité
Trop ennuyeufe , en vérité ,
Pour une mode , une folie.
Heureufement , ce ton rhéteur ,
Toute cette triste livrée
De pédanterie , & d'humeur ,

Touche au terme de sa durée ;
 L'époque d'un nouveau bonheur,
 Ouvrant de la voûte éthérée
 Le cours radieux & serein ,
 De l'allégresse désirée ,
 Répand la fraîcheur du matin
 Sur la France régénérée ,
 Et du plus paisible destin
 Nous trace l'augure certain ,
 Dans la bienfaisance assurée ,
 D'un jeune & brillant souverain ,
 D'une jeune reine adorée.
 Sur tous leurs pas , jonchés de fleurs ,
 La gaieté française & les graces
 Vont par leurs rayons enchanteurs ,
 De tous les foudres destructeurs
 Effacer jusqu'aux moindres traces.
 Les *penseurs* noirs , les raisonneurs ,
 Les gens à phrases , les frondeurs ,
 Et tous les ennuyeux célèbres ,
 Rentrent dans leur destin obscur ,
 Ainsi que les oiseaux funebres ,
 Dès que s'ouvre un ciel frais & pur
 Rayonnant de pourpre & d'azur ,
 Se replongent dans leurs ténèbres.

VI. *Bazile. Anecdote française. Par M.*
D'ARNAUD.

Nos livres sont remplis de déclamations contre cette opiniâtreté presque invincible de la nature à repousser le joug auquel nous voulons l'asservir ; cette espèce d'indocilité est-elle bien un vice que nous devons chercher à extirper ? Ne nous indique-t-elle pas plutôt un penchant énergique, dont nous pouvons retirer une foule d'avantages ? C'est une vérité appuyée sur des preuves sans nombre. La plupart des hommes, s'il est permis de risquer cette expression, perdent à se *dénaturer*. Tel s'est tourmenté pour acquérir, à force de soins & de travaux, l'esprit d'autrui, qui aurait gagné considérablement à garder son caractère propre. De cette manière de se plier à des conventions artificielles, à une existence factice, de se façonner à des mouvemens étrangers, résultent une monotonie fatigante, & une imposture grossière dans les sentimens & dans les idées qui les altèrent, si elles ne les anéantissent totalement. La mal-adresse d'une fausse éducation défigure souvent la forme heureuse, sortie des mains de la nature. Il y a tout lieu de croire que l'homme isolé serait susceptible de moins de dépravation que l'homme social. C'est de l'habitude de nous rapprocher & de

vivre ensemble , que nous tenons ces traits à peine prononcés & sans physionomie, cette maniere uniforme de penser , cette impuissance d'ame & d'imagination , qui font des individus un corps dégradé & quelquefois méprisable. Osons être par nous-mêmes , & nous ne contredirons point ces premieres impressions que le ciel a tracées en nous. Si nous ne pouvons nous arracher à cette société si dangereuse , ayons du moins le courage de résister à la contagion de l'exemple. Séparons les abus, des acquisitions profitables. L'histoire que l'on offre ici au public, motive ces réflexions ; c'est , en quelque sorte , le triomphe de la nature , & notre siecle a besoin qu'on s'attache à lui présenter des tableaux de ce genre.

Sur la route de Paris à Lyon, lorsqu'on a passé la Bourgogne , se trouve un peu avancé dans les terres un petit village , ou plutôt un hameau , que le ciel a favorisé de tous ses dons. La position en est des plus riantes : il domine la plaine ; une montagne couronnée de sapins le défend des vents du nord ; les côteaux sont chargés de vignobles & d'arbres fruitiers ; les vallons abondent en excellens pâturages. Une infinité de sources dont on a su tirer parti, en entretiennent la fraîcheur. L'hiver même semble dans ce joli canton respecter la verdure. On dirait

que l'innocence & la simplicité du premier âge l'ont choisi pour leur asyle. Ses habitans vivent entre eux tels qu'une famille honnête qui resserre ses liens par l'amour de la paix & des vertus. Tout ce qu'ils font n'est qu'un échange de bienfaits : ils se consolent, s'affistent, se prêtent des secours mutuels. Le voisin court cultiver le champ de son voisin, quand ce dernier est malade ; vient-il à mourir, on soulage la veuve & les enfans ; sont-ils orphelins, on leur sert de pere. Le possesseur de plusieurs animaux domestiques les partage avec celui qui n'en a point ; ils s'appellent tous freres. Ces bonnes gens sont peu fortunés, & n'en goûtent pas moins le bonheur : leur vie est exempte de reproches ; ils en supportent le poids avec gaité, & n'ont nul regret de la remettre entre les mains bienfaisantes desquelles ils l'ont reçue, l'envisageant comme un dépôt dont ils n'ont point abusé. Leurs derniers regards se tournent vers le ciel avec une confiance qui les fortifie contre les angoisses de la mort, avantage précieux qu'assurément ne connaissent point nos gens du monde.

Une de ces créatures respectables avait fourni une carrière de quatre-vingt-huit ans ; de treize enfans, un seul lui restait : on le nommait Bazile. Ce jeune homme touchait à sa dix-septième année ; il n'avait point

dégénéré. Il était , pour la sagesse des mœurs & le zele à remplir ses devoirs , le modele de la jeunesse du hameau ; une physionomie ouverte & extrêmement intéressante annonçait la candeur de l'ame la plus pure & la plus sensible. Il avait appris à lire & à écrire d'un oncle qui occupait la place de ce que dans les villages on nomme un magister. Bazile possédait tous les agrémens d'un esprit que peu d'étude aurait suffi pour perfectionner ; mais ses bonnes qualités & son amour pour ses parens étaient encore au-dessus de ces heureuses dispositions. La nature même paraissait avoir pris plaisir à former son cœur.

Son pere vit arriver sa fin avec cette résignation , le partage des vertueux habitans de ce séjour. Mon enfant , dit - il à son fils , il ne faut point pleurer : il est tems que je finisse ; j'ai bien vu des années se renouveler ! Console-toi, Bazile , pour aider ta mere ; la pauvre femme a besoin que tu la soutiennes. Je vous laisse tous deux dans un triste état ! Hélas ! j'ai bien sué, bien travaillé pendant près de quatre-vingts années, pour amasser un misérable morceau de pain ; & , ajoute le vieillard en versant quelques larmes, tu le vois , mon enfant , à peine il me reste un lit pour mourir ! Je n'en suis pas moins reconnaissant envers Dieu ; il est notre pere à

tous ; qu'il répande sur toi & sur ma chère Nicole toutes ses bénédictions. Mon fils , il m'a fait la grace de profiter des bons exemples de mon pere ; à ton tour , suis les miens ; songe qu'une honnête pauvreté est préférable à tout ce que le monde peut estimer. Sur-tout , je te le recommande expressément , ne vas point quitter le village , pour aller demeurer à la ville ; on dit qu'il n'y a là ni probité , ni religion. Mon cher enfant , aime toujours bien Dieu & ta mere ; je te le répète : elle n'a plus que tes deux bras pour se procurer quelque subsistance. . . . Encore une fois , mes amis , ne pleurez pas ; approchez : que je vous embrasse ; que je goûte la satisfaction de vous presser contre mon sein. Bazile . . . Nicole . . . j'éprouve qu'il n'est pas si difficile de mourir. Et le vieillard , à ces mots , parut moins cesser d'être , que tomber dans un sommeil tranquille , qui laissait respirer sur son visage toute la sérénité d'une ame sans remords.

Bazile & sa mere donnerent les premiers jours de leur perte à cette affliction véritable que le tems adoucit sans l'anéantir. Il est des douleurs que nous aimons , qu'on se plaît à conserver , à nourrir au fond de son cœur. Celle que nous fait éprouver la mort de quelqu'un dont nous devons respecter & chérir la mémoire , est , sans contredit , du

nombre de ces sensations mélancoliques auxquelles mille douceurs sont attachées. Malheur au consolateur cruel qui veut nous arracher à ces jouissances du sentiment ! Garde tes faux raisonnemens , insensé & froid discoureur , & laisse-moi mes larmes.

Le digne vieillard était toujours présent à l'esprit de Nicole & de Bazile ; celui-ci faisait entrer le nom de son pere dans toutes les conversations. On lui conseillait d'abattre un arbre qui empêchait l'agrandissement de leur chaumiere : --- Mes amis , je n'en aurais point la force ; c'est mon pere qui l'a planté de ses mains , & tous les jours il me rappelle que c'était souvent dans cet endroit que ce bon pere , lorsque j'avais à peine quatre ans , me tenait sur ses genoux , m'embrassait , mouillait mon visage de ses sueurs , de ses pleurs de tendresse. . . Ah , que plutôt cet arbre croisse & s'étende encore davantage ! . . . Non , il ne saurait m'incommoder. Bazile faisait toutes les occasions d'épargner des fatigues à sa mere. Il échappe à cette bonne femme de dire : demain , mon fils , tandis que tu seras occupé à raccommoder notre toit de chaume , j'irai travailler à cette piece de terre qui a besoin d'un labour. Bazile ne répond point , profite du tems où Nicole dormait , & court à ce champ ; il revient transporté de joie : --- Ma mere , il est inutile

que vous vous leviez si-tôt ; reposez encore ; j'ai fait l'ouvrage que vous aviez projeté ; présentement je vais songer à la réparation de notre maison. --- Comment, mon ami ! tu as pris cette peine ? --- Vous appelez cela une peine, ma mere ? Jamais de ma vie je n'ai goûté plus de plaisir. Ne pensez qu'à demeurer tranquille ; vous commencez à vous sentir moins de force, & moi, j'ai la vigueur de la jeunesse ; c'est à moi de travailler pour nous deux : je ne vous demande que de m'aimer toujours : je ne serai que trop payé de mes travaux. Et Bazile se jetait en pleurant dans le sein de Nicole. Un pain noir & de l'eau composaient leur subsistance : mais ils s'aimaient, ils étaient vertueux, & ils espéraient dans un Dieu dont la bienfaisance, ainsi que la justice, sera éternelle.

Tous ces détails superficiels pour ces ames énervées ou profanées, auxquelles la nature est étrangère, intéresseront le petit nombre d'hommes sensibles que n'a point encore infecté l'air contagieux des villes. Qu'il suffise de savoir que Bazile disputait de tendresse avec Nicole, & qu'il voulait se charger seul du fardeau qu'ont à porter les malheureux agriculteurs. Hélas, infortunés habitans de la campagne ! les citoyens orgueilleux de nos cités sont bien éloignés de vous plaindre. Ils ne connaissent pas même les rigeurs.

attachées à votre condition ; ou s'ils en ont quelque idée , à peine ils vous accordent un sentiment de pitié. Ils favourent ces fruits de la terre , dont la culture vous coûte tant de fatigues , qui souvent sont trempés de vos pleurs , sans demander seulement à quelles mains ils sont redevables de ces bienfaits qui soutiennent leur vie & flattent leur goût. Mais consolez - vous , objets de leur dédaigneuse ingratitude, vous n'éprouvez ni l'ennui , ni les remords.

La marquise de Menneval , quoique placée dans un rang exposé à ces maladies de l'ame, avait eu le bonheur de s'en garantir ; mais rien n'avait pu la défendre contre les atteintes d'une vive douleur. Elle en était accablée. Veuve depuis quelque tems , elle venait de perdre un fils unique qu'elle idolâtrait. Le jeune marquis de Menneval était mort de la petite vérole , au moment que sa mere l'amenait à Paris du fond de sa retraite , où elle était allée le chercher. Il avait été élevé dans une terre éloignée de la capitale , presque ignoré , n'ayant auprès de lui qu'un gouverneur , & un vieux domestique de confiance. Des affaires , dont l'explication entraînerait trop de détails , avaient obligé ses parens à le tenir ainsi relégué. La marquise , qui , sans biens de son côté , ne jouissait d'une fortune considérable que par son mari , se voyait

donc enlever à la fois & son enfant & son état , son douaire lui laissant à peine de quoi vivre.

Il est nécessaire de s'arrêter quelques instans sur le gouverneur. Il joue un des premiers rôles dans cette histoire. Remi , c'est son nom , joignait à beaucoup d'esprit , le vif desir de corriger son humble destinée. Né au plus bas rang , il brûlait de s'élever au plus haut degré. Deux passions des plus ar dentes le consumaient, l'ambition, & l'amour des richesses ; c'étaient ses divinités , & il avait conçu le projet de leur tout sacrifier. On s'attend bien qu'avec cette façon de penser , Remi était capable de vaincre tous les obstacles , qu'il n'en connaissait point qui pût l'arrêter. Il était souple , insinuant , adroit , flatteur , possédant parfaitement le grand art de la société , la science de se plier à tous les goûts , de prendre tous les tons , de se revêtir de toutes les formes. Sous tant de masques divers , il marchait droit à son but ; c'était le reptile qui se traîne , mais qui arrive en rampant où son instinct l'appelle. Les crimes les plus grands n'eussent point effrayé Remi , si la circonstance l'eût exigé , & si d'ailleurs il avait été bien sûr de ses précautions & de l'impunité. Je m'apperçois qu'en faisant son portrait , j'ai peint ce qu'on appelle un *homme du monde*. Remi en avait tous les traits , &

en réunissait tous les artifices. Dès le moment que le présomptueux gouverneur avait appris la mort de M. de Menneval, il s'était imaginé qu'il pourrait plaire à la jeune veuve, & que ce sentiment nourri & échauffé par des bassesses soutenues, le conduirait à un excellent mariage. J'ajouterai que Remi avait reçu de la nature une figure avantageuse, ces dons de séduction, ces petits agrémens si frivoles aux yeux de l'homme qui pense, & si importans pour la société, une audace sur-tout que rien ne pouvait déconcerter, tout ce qu'il faut enfin pour intéresser un sexe qui, frappé par l'extérieur & livré à sa faiblesse, en est souvent la victime.

Notre intrigant s'était trouvé dérouter dans la carrière qu'il s'était prescrite; la mort de son élève dérangeait son plan. La marquise ne joignait plus la richesse à la beauté, & ce dernier avantage n'avait pas, aux yeux de Remi, le mérite de la fortune. Cependant son amour-propre, ou plutôt sa vanité, l'excitait à triompher de la vertu de la marquise. Il restait auprès d'elle en qualité d'homme instruit dans les affaires, & qui veillerait à ses intérêts, animé d'ailleurs par le seul plaisir d'obliger; en un mot, sans en prendre le nom, Remi était un intendant zélé, ce qui lui attirait de la part de madame de Men-

neval une confiance illimitée, & sans doute trop aveugle. Les cœurs honnêtes ne connaissent point de bornes dans leur sensibilité. La reconnaissance est un plaisir si doux ! Ils s'y abandonnent sans réserve, & ne se gardent pas des suites cruelles d'un trop funeste épanchement. Le perfide Remi comptait bien mettre à profit cette effusion d'ame de la marquise ; elle versait ses larmes dans son sein. Ce n'était point son état d'opulence qu'elle regrettait ; c'était son mari, son fils sur-tout ; à cette image, elle tombait dans une profonde douleur, dont l'adroit intendant travaillait à recueillir quelque fruit ; un cœur ouvert à l'affliction est préparé à recevoir les impressions de la tendresse, & celui qui console n'est pas ordinairement loin de se faire aimer.

Madame de Menneval revenait donc à Paris, dans le dessein de vivre isolée, & livrée toute entière à son chagrin.

Bazile avait quitté son hameau pour assister à la fête d'un village situé précisément sur la route. Il était, comme disent les bons gens de la campagne, dans ses *beaux atours*. La marquise s'était arrêtée dans ce lieu pour y dîner. Elle était en ce moment, seule avec sa femme-de-chambre. Remi s'occupait à donner des ordres relatifs à leur voyage. Madame de Menneval aperçoit

Bazile ; elle s'écrie : mon fils ! Julie , poursuit-elle en s'adressant à sa femme-de-chambre , peut-il être une ressemblance plus frappante ? Regarde , regarde : c'est mon cher enfant que je contemple ! ce sont les mêmes yeux , la même bouche ! O ciel ! cette illusion me rend ma perte plus sensible. . . Julie , que je voie ce jeune homme ; que je lui parle ; fais-le venir , dis-lui. . . La marquise ne saurait contenir son transport : elle va avec précipitation au-devant de Bazile , & n'attend point que sa femme-de-chambre l'ait amené. Elle ne se lasse point de l'examiner , de l'entretenir ; vingt fois elle est sur le point de se jeter dans ses bras , de l'arroser de ses larmes ; vingt fois elle l'appelle son cher enfant ; toute son ame est fixée sur cet objet. Lorsqu'elle fait qu'il a une mere , qu'il vit avec elle : --- Qu'elle est heureuse ! elle a un fils , & moi , moi , j'ai perdu mon enfant ! . . . tout ce que j'aimais ! Mon état est bien digne de pitié. Quoi , madame , lui dit Bazile , est-ce que les gens de votre sorte sont à plaindre ? --- Ah , mon ami ! c'est votre mere , qui ne saurait connaître l'infortune ; le ciel vous a conservé à sa tendresse & . . . L'aimez-vous bien , votre mere ? --- Si je l'aime , madame ? Je donnerais ma vie pour elle. Quand je suis aux champs , exposé à la grande chaleur , que j'ai bien du mal , de la fatigue , je me dis :

c'est pour ma mere que je travaille , & aussitôt je suis délassé , & je redouble mes efforts. Madame de Menneval versait des larmes : --- Oh , l'excellent cœur ! l'excellent cœur ! mon fils m'aurait aimée aussi tendrement ! Il m'était si cher (Bazile veut se retirer). Ne me quittez point , mon enfant . . . Julie , qu'il me touche ! Je ne fais quel sentiment m'agite . . . Je voudrais éloigner ce jeune homme , fuir tout ce qui me rappelle mon fils , & au même instant . . . je ne puis assez l'envisager , l'entendre . . . Qu'il m'attache ! . . . Il faut donc que je renonce à des plaisirs si doux , si purs ! . . . Non , je ne suis plus mere ! Enfin Bazile est prêt à se séparer de madame de Menneval : --- Mon ami , lui dit-elle avec vivacité , tenez , recevez cette bagatelle (c'étaient douze louis) , pour vous ressouvenir de moi : je vous prie de ne me point refuser. Bazile rougit , est déconcerté : --- Nous sommes pauvres , madame , mais . . . nous ne demandons point . . . --- Ah ! gardez-vous de croire que je veuille vous humilier . . . Je vous traite . . . comme mon fils ; je desirerais bien vous être de quelque utilité ! Votre nom ? --- Bazile , madame . --- Eh bien , mon cher Bazile , voici mon adresse à Paris ; écrivez-moi ; oui , si je pouvais vous rendre service , ce serait un adoucissement dans mes peines.

Madame

Madame de Menneval s'exprimait avec cette bonté qui fait aimer ce qu'elle présente; l'orgueil de Bazile cessa de se soulever. La véritable bienfaisance porte avec soi un caractère si touchant, qu'on s'honore plus d'accepter ses dons que de les refuser; mais cette façon de faire le bien est si peu connue! C'est ce qui rend le rôle de bienfaiteur si difficile à soutenir, & celui d'obligé presque toujours avilissant; voilà ce qui souvent fait naître ce secret dépit, la source de l'ingratitude.

Remi n'a pas plutôt rejoint la marquise, qu'elle lui crie: --- Monsieur Remi, vous n'avez pas aperçu ici un jeune homme? C'est le portrait... c'est mon fils lui-même! On ne saurait se figurer des traits plus ressemblans. Oh! il faut absolument que vous le voyiez.

L'intendant a bientôt trouvé le villageois. Ils ont ensemble un long entretien. Remi, au sortir de cette entrevue, s'enfonce dans une profonde rêverie. On dirait qu'il médite un grand projet; il reste seul quelque tems; ensuite il accourt transporté à madame de Menneval: --- J'en suis frappé, madame! cela n'est pas possible! En effet... j'ai cru revoir monsieur le marquis: ce jeune homme a son âge à-peu-près, sa taille, sa physionomie, le son de sa voix. Mon étonnement est inexprimable. J'ai beaucoup causé avec

lui. C'est un esprit naturel, qui n'aurait besoin que de quelque éducation pour se développer. Il fait lire & écrire . . . Oui, madame, c'est bien monsieur votre fils à s'y méprendre. . . Si ce jeune homme pouvait vous accompagner à Paris! C'est une consolation que le ciel semble vous offrir. L'illusion du moins tromperait votre douleur, la soulagerait.

La marquise embrasse avidement ce que Remi lui propose : --- Mais comment l'emmener avec nous? Il me paraît extrêmement attaché à sa mère, & la pauvre femme de son côté aurait sans doute bien de la peine à s'en séparer. Hélas, je le sens trop! qui peut dédommager de la perte d'un fils? . . . Je l'avouerai, il a excité en moi un trouble, un intérêt qui me ferait désirer de ne jamais le perdre de vue. Vous avez raison : c'est mon cher enfant que je revois, à qui je parle. Je ne conçois pas comment j'ai pu résister à mon cœur, & ne point me précipiter dans ses bras. Bazile m'a fait retrouver dans mon âme tous les sentimens de mère! -- Eh, pourquoi, madame, ne cherchiez-vous point à vous procurer cette satisfaction? Vous êtes bien assurée que je tenterai l'impossible pour servir vos moindres volontés. N'en doutez point : Bazile nous suivra. Ayez seulement la complaisance de faire ici quelque séjour; prétextez une indisposition, pour en imposer à

vos domestiques , & moi , j'aurai soin de vous gagner notre villageois.

Madame de Menneval accepte la proposition ; elle feint de se trouver incommodée. Elle revoyait souvent Bazile , qui , à chaque visite , l'attachait davantage. Remi paraissait toujours occupé & rêveur. Il déploie toutes les souplesses auprès du jeune homme. Il lui trace un tableau enchanteur de Paris , exalte ses agrémens, le sort digne d'envie qui attend quiconque n'y demeurerait même que très-peu de jours , vante la bonté de la marquise , sa délicate bienfaisance , présente en un mot l'éclat d'une fortune brillante. Bazile l'écoutait avec attention ; il soupirait. On voyait s'élever sur son visage divers mouvemens qui trahissaient le trouble de son cœur ; il prend enfin la parole : -- Vous m'inspireriez , monsieur , un desir ardent de voir ce Paris dont , à nous autres villageois , on raconte tant de merveilles ; mais . . . j'ai promis à mon pere , lorsqu'il était prêt de mourir, que je n'irais jamais à la ville , & je ne voudrais point lui désobéir ; c'est un engagement indispensable que j'ai contracté. --- On m'avait dit que vous aimiez votre mere ? --- Assurément , monsieur ; elle m'est plus chere que tout ce que vous pourriez imaginer. Hélas , la pauvre femme ! elle n'a d'appui que moi , & j'ai tant de plaisir à la consoler dans ses

vieux ans , à lui procurer le morceau de pain que nous mangeons ! Si je la quittais une minute. . . --- Et , mon cher Bazile , si c'était pour assurer à Nicole & à vous un état qui vous mit tous deux à portée d'être heureux le reste de vos jours ? --- Ah ! qu'on fasse du bien à ma mere , & je serai content . . . Mais , monsieur , mon pere m'a répété cent fois qu'il n'y avait à la ville , ni religion , ni probité ; ce sont ses expressions ; je me les rappelle. --- Mon enfant , on en a imposé à votre pere : on fait grand cas à Paris des gens qui ont de l'honnêteté & des mœurs. Au reste , vous vivrez chez madame la marquise , qui vous regardera comme son propre fils ; vous aurez abondamment ce qui pourra vous flatter ; votre mere viendra nous rejoindre , ou , si vous l'aimez mieux , on lui enverra ici les bienfaits de madame de Menneval. A propos , elle m'a chargé de vous donner pour votre mere ce nouveau témoignage de sa libéralité.

Aussi-tôt Remi fait briller aux regards du villageois , une étoffe de soie , qui devait servir à l'habillement de Nicole ; il y ajoute une large croix d'or , & plusieurs autres petits présens de ce genre. Allez donc , reprend l'intendant , instruire votre mere de notre projet. Encore une fois , rien ne lui manquera pendant votre absence. On lui fera tenir tout ce qu'elle désirera , & , je vous l'ai

déjà dit, nous vous rendrons bientôt à ses embrassemens, ou elle viendra partager à Paris la haute fortune que nous vous y préparons.

Bazile vole à sa chaumière. Il commence d'abord par développer l'étoffe précieuse. Nicole ne saurait trop l'admirer : --- Oh, *comme c'est superbe !* Qu'est-ce que cela signifie, mon ami ? --- Ma mere, vous la trouvez donc belle, cette étoffe ? Eh bien... elle est à vous. --- Tu dis... --- C'est un présent de cette dame de Paris, dont je vous ai rapporté douze louis l'autre jour. Voilà de quoi vous faire un *juste & une cotte...* Oh *dame !* il n'y aura personne dans la paroisse qui soit aussi *brave* que vous. Comme on va nous envier ! Chacun dira : & voyez donc la mere Nicole, quand ce serait une *dame !* Ma bonne mere, je ne me possède pas de joie ! Allez... graces à Dieu ! nous ne serons pas toujours pauvres.

Le jeune homme brûlait de parler : il entre dans les détails de son heureuse aventure : mais quand il vient à balbutier que cette dame de qualité désirerait le mener à Paris, c'est alors que Nicole laisse éclater toute la sensibilité d'une ame maternelle : --- Bazile, tu m'abandonnerais pour aller à cet indigne pays où l'on dit... qu'on oublie tout ? Tu ne te ressouviens donc plus de ce que t'a

recommandé expreffément ton pere , de ne pas fortir de notre village ? Point de fortune à ce prix , mon cher ami. Il est vrai que nous fommes pauvres : mais on n'a rien à nous reprocher. Contentons - nous du peu que nous avons ; nous travaillons ; nous nous donnons bien de la fatigue : mais , encore un coup , nous fommes d'honnêtes gens. Tiens , reprends ta belle robe , & tous ces *affiquets* , & ne nous quittons point. Si l'ouvrage te rebute , je m'efforcrai de le faire feule. Bazile , que j'aie la confolation de te voir , de t'embraffer ! Va , toutes ces riches dames de Paris ne favent pas , comme moi , ce que c'est que d'aimer fon cher enfant.

Le lendemain matin , on apporte à Bazile un habit d'un beau drap , & bien différent de celui qu'il portait. Ses yeux revenaient fans cefse s'y attacher : mais lorsqu'il regardait fa mere , il renonçait à fon départ , & allait pleurer dans fon fein.

Remi vient les visiter ; c'est dans cette occasion qu'il développe fon art de féduire. Il reparle continuellement à Bazile du bien qu'il fera en état de faire à Nicole. Le jeune homme flottait dans l'incertitude. Il avait le cœur fucceffivement emporté de la marquife à fa mere , & d'une perspective éblouiffante au tableau abject de fon humble cabane. La bonne-femme le voyant dans ces irrésolu-

tions , va se jeter , en pleurant , aux pieds de madame de Menneval , la conjure de lui laisser son fils. C'est par ces organes simples & vrais que la nature nous frappe de son énergie. Madame de Menneval verse des larmes avec la villageoise , est prête à céder à sa priere : --- Non , ma bonne , je ne vous causerai pas ce chagrin. Hélas , j'ai été mère comme vous ! J'ai éprouvé que rien n'aurait été capable d'arracher mon fils de mes bras.

Le croirait-on ? l'artificieux intendant , qui roulait dans sa tête un projet des plus hardis , vient à bout par ses diverses ruses de faire évanouir les généreux sentimens de madame de Menneval. Bazile enfin , est enlevé , en quelque sorte , du sein de Nicole , couvert des pleurs maternels , lui-même versant un torrent de larmes , & promettant à sa mere qu'elle le reverrait bientôt , & qu'il la rendrait heureuse. Ce qui étonnera peut-être davantage , c'est la faiblesse de madame de Menneval , si attendrie d'abord sur Nicole , & par une révolution singulière , s'abandonnant ensuite aux coupables insinuations de Remi : mais qu'on observe que , quelque vertueuse que fût la marquise , on pouvait lui reprocher cette mollesse de caractère qui souvent précipite la plupart des personnes de son sexe dans des égaremens dont elles ne sauraient se garantir.

(*La suite au Journal prochain.*)



QUATRIÈME PARTIE.

L E

NOUVELLISTE SUISSE.

*Précis des principaux événemens politiques,
qui ont eu lieu pendant le cours de l'année
1774.*

QUOIQUE nous nous soyons bornés, dans la partie historique de notre journal, aux faits les plus intéressans & les mieux avérés, qui peuvent influer jusqu'à un certain point sur les affaires politiques de l'Europe, nous croyons que nos lecteurs les verront avec plaisir plus resserrés encore, & comme dans un tableau où l'on rassemblera ce qui s'est passé de plus essentiel dans chacun des principaux états de l'Europe en particulier. C'est un soin dont nous nous occuperons désormais au commencement de chaque année, & nous tâcherons de rendre ce tableau assez précis & assez exact pour qu'on le juge de quelque utilité.

T U R Q U I E.

La guerre continue entre la Russie & la Porte. Les avantages remportés par les Turcs

sur la fin de la dernière campagne , sem-
 blaient leur en promettre de plus considé-
 rables pendant la suivante , quoique les Rus-
 ses se fussent maintenus dans la Crimée.
 Mort du sultan Mustapha IV. Son frere Abdul
 Achmet lui succede par préférence à son
 fils , âgé de treize ans , & prend le nom
 d'Achmet IV. Résolution de pousser la guer-
 re , & de faire les plus grands efforts. Créa-
 tion d'un corps particulier d'artillerie , le
 premier que l'on ait vu dans les troupes Ot-
 tomanes. Le grand-visir continue d'occuper
 son camp à Tschumla , & s'applique à disci-
 pliner la nombreuse armée qu'il commande.
 On arme de nouvelles flottes pour tâcher de
 recouvrer la Crimée. La tranquillité est ré-
 tablée dans la province de Syrie , long-tems
 agitée par des troubles intestins , & par l'am-
 bition du Scheik-Daher & de ses enfans. Les
 deux armées sur le Danube restent quelque-
 tems dans l'inaction. Enfin , les Russes pas-
 sent ce fleuve sous la conduite du général
 Romanzow. Le grand-visir leur oppose divers
 corps détachés , qui successivement battus,
 rejoignent le gros de l'armée , & y portent la
 terreur. 140 mille Turcs abandonnent à la
 fois leur général , qui ne peut sauver que la
 caisse militaire, la chancellerie, & l'étendard
 de Mahomet. Ce qu'il lui reste de troupes est
 enfermé par les Russes. Il se voit contraint de

fouscrire aux conditions que lui impose le vainqueur. Il reçoit des pleins-pouvoirs de la Porte, signe les préliminaires, se retire à Andrinople, & y meurt subitement. Quoique les armes Ottomanes eussent plus de succès en Crimée, les hostilités cessent partout, & un traité de paix se conclut entre les deux puissances. La Russie obtient l'indépendance de la Crimée, en y conservant deux forteresses avec la ville d'Azoph, la protection & divers avantages en faveur des chrétiens grecs sujets de la Porte, la libre navigation sur la mer Noire, la mer Blanche & l'Archipel, &c. C'est à ce prix que la Russie restitue à la Porte la Valachie, la Moldavie, & les isles de l'Archipel, dont elle s'était emparée pendant le cours de la guerre; mais sous diverses conditions favorables aux habitans de ces provinces. Il est enfin arrêté que les deux cours s'enverront réciproquement des ambassadeurs, &c.

R U S S I E.

Tandis que la Russie était occupée de la guerre contre les Turcs, une rébellion s'est allumée dans la partie asiatique de cet empire. Pugatschew, à la tête d'un nombreux corps de troupes, bien pourvu d'artillerie & de munitions de guerre, s'était emparé de quelques forteresses; ses partisans augmentaient, & causaient les plus grands désordres.

Mais le gouvernement a pris de si sages mesures , qu'enfin les rebelles ont été entièrement défaits & dispersés. Leur chef a été fait prisonnier & conduit à Moscou. S. M. impériale a fait publier une amnistie en faveur de tous ses adhérens.

Outre les divers avantages que la paix dernièrement conclue avec la Porte, procure à la Russie , il en résulte une plus grande sûreté pour la nouvelle Servie & les provinces voisines, pays fertiles , qui ne demandent que des cultivateurs, & de plus l'établissement d'un grand commerce entre la mer Caspienne , la mer Noire & le Levant. Un grand nombre de familles de la Valachie se sont établies dans les états de S. M. impériale , pour se soustraire au ressentiment des Turcs , & exercer leur religion avec plus de liberté.

Plusieurs isles ont été successivement découvertes par les Russes entre l'Asie & l'Amérique, à l'est du Kamtchatka. Elles porteront le nom d'Archipel du Nord.

S U E D E.

Mariage du duc de Sudermanie , frere du roi , avec la fille unique du prince évêque de Lubeck , de la maison de Holstein-Eutin.

Dans les actes publiés pour la cession des comtés d'Oldembourg & de Delmenhorst , faite par le grand-duc de Russie au prince

Auguste de Holstein, il se trouve une réserve en faveur du prince Georges de la même maison & de ses descendans, sans avoir égard aux droits de la maison régnante en Suede.

Le roi profite de la paix dont jouissent ses états, pour réformer divers abus qui s'y étaient introduits pendant la précédente administration, & faire plusieurs réglemens utiles pour les finances, le commerce, le militaire & la marine.

D A N N E M A R C.

Cession faite par le grand-duc de Russie au roi de Dannemarc, des duchés de Holstein, Stormarn, Dithmarsen & Wagrie, en échange des comtés d'Oldembourg & de Delmenhorst. Ces deux derniers passent ensuite au prince évêque de Lubeck, qui en fera désormais le souverain.

On travaille à établir une communication directe entre la mer du Nord & la mer Baltique, au travers des duchés de Holstein & de Sleswick, en creusant des canaux, pour joindre ensemble des lacs & des rivières qui s'y trouvent.

Mariage du prince Frédéric avec la princesse fille du duc de Mecklenbourg-Schwerin. Le roi institue un ordre qui ne doit être porté que par les princes & princesses de la maison royale.

P O L O G N E.

Ratification faite par le roi des traités de partage avec les trois cours alliées. Résolution prise par la délégation de vendre à Peñchere les biens des jésuites.

Le conseil du roi & la délégation nomment de concert des ambassadeurs pour être envoyés aux cours de Vienne, de Pétersbourg & de Berlin.

A la réquisition & selon les vœux de ces mêmes cours, le projet pour l'établissement d'un conseil permanent, après avoir essuyé les plus fortes oppositions, est enfin exécuté, & le roi y souscrit. Cette nouvelle forme de gouvernement renverse l'ancienne constitution de la Pologne, & enleve au trône ses plus belles prérogatives. On y distingue cinq départemens qui s'occuperont en particulier des affaires étrangères, du militaire, de l'administration de la justice, de la police & des finances.

Des commissaires sont nommés par les trois cours & par la république pour fixer sur les lieux les limites des terrains cédés par le traité de partage; mais on ne peut tomber d'accord avec ceux des cours de Berlin & de Vienne, sur l'interprétation & l'étendue des termes de ce traité, & l'on se sépare sans avoir rien fait. On ne prévoit pas les mêmes difficultés par rapport aux provinces qui ont

été abandonnées à la Russie. La diète générale du royaume, après s'être assemblée à deux différentes époques, a été successivement prorogée pour un autre tems, & vient de l'être au premier mars prochain, laissant à la déléation le soin de continuer à travailler aux affaires qui se traitent avec beaucoup de lenteur.

Il s'est élevé des différends entre le duc & les états de Courlande, & des commissaires ont été nommés pour en prendre connaissance.

L'ordre de Malte ayant fait réclamer l'ordinance d'Ostrog, comme un bien qui lui appartenait, cette affaire après avoir donné lieu à une longue négociation, a été terminée par un arrangement. Quelques-uns des principaux seigneurs Polonais, quoique mariés, ont été créés chevaliers de Malte, afin de pouvoir jouir des bénéfices de l'ordre en Pologne; mais leurs successeurs devront vivre dans le célibat.

Les difficultés entre S. M. le roi de Prusse & Dantzic, ne sont pas encore terminées, malgré l'intervention de la Russie. Le magistrat de cette ville, sollicité de reconnaître la souveraineté de ce monarque sur son port, ayant convoqué les trois ordres de la bourgeoisie, cette demande fut refusée unanimement, comme contraire aux-droits de la

république & du roi de Pologne, & au serment prêté à ce sujet ; alléguant de plus que dans le traité de partage Dantzic est exclus de la cession de la Prusse occidentale, & préférant de s'exposer aux plus grands dangers. Canal de Bromberg creulé par ordre de S. M. Prussienne. Il joint la Netze à la Wartha, & conséquemment la Vistule à l'Oder.

A L L E M A G N E.

Vienna. L'empereur forme quatre camps, tant en Hongrie qu'en Bohême, & établit des cordons de troupes sur les frontieres de la Turquie.

Réglemens de police & de finances pour l'administration des provinces acquises en Pologne par la maison d'Autriche, qui porteront les noms de royaumes de Gallicie & de Ludomerie. Envoi d'un corps de troupes pour s'emparer de certains districts de la Moldavie & de la Valaquie, comme ayant fait autrefois partie de ces mêmes royaumes, & en conséquence d'un traité fait avec la Porte.

Le roi de Suede fait demander & obtient de l'empereur l'investiture de la Poméranie citérieure qui est du domaine de cette couronne, & de l'ultérieure qui appartient au roi de Prusse ; mais sur laquelle la Suede a l'expectative par la paix de Westphalie.

Arrivée à la cour, d'un ambassadeur de la

Porte, chargé de notifier l'avènement d'Achmet IV au trône impérial.

Ordonnances ecclésiastiques concernant les Grecs domiciliés dans la Hongrie. Diminution des couvens, & réunion d'un grand nombre de fêtes au dimanche. L'impératrice reine obtient du pape que les sujets de ses deux nouveaux royaumes seront indépendans pour le spirituel, des évêques Polonais.

Berlin. Le roi accorde aux catholiques domiciliés dans la ville de Meurs, les mêmes droits & privilèges qu'aux protestans, & leur permet d'y faire construire un temple à leur usage.

Traité conclu entre S.M. & la Grande-Bretagne pour le commerce dans la Baltique.

Octroi d'une somme de 200 mille rixdalers pour le soulagement des indigens. Fondation d'un hôpital à Potsdam. Fonds assignés pour augmenter les gages des régens d'école de la campagne, & autres établissemens utiles.

Le roi ordonne la construction d'une forteresse entre Grabow & le cercle de Hokerland.

Naissance d'une princesse fille du prince royal.

Mayence. Mort de l'électeur. Le baron d'Erthal lui succede, & obtient de même l'évêché de Worms. Pendant la vacance le chapitre

chapitre fait divers changemens pour les affaires ecclésiastiques. Il survient des difficultés entre les électeurs dont les états sont situés le long du Rhin , au sujet de la navigation sur ce fleuve. Des conférences tenues pour procurer quelque arrangement, deviennent infructueuses , & les commissaires respectifs se séparent.

I T A L I E.

Rome. Restitution faite au saint-siège , par S. M. très-chrétienne , d'Avignon & du comtat Venaissin , & par S. M. le roi des deux Siciles , du duché de Bénévent & de Pontecorvo ; mais sous la condition que les habitans de ces pays ne jouiront plus du libre commerce du sel, du tabac & de la poudre , moyennant une somme annuellement payée à la chambre apostolique.

Le bref pour la suppression des jésuites s'exécute successivement dans les divers états catholiques. Cependant ceux de cette société , établis dans les états du roi de Prusse & en Russie , conservent leur habit , & continuent leurs fonctions.

Mort du pape CLÉMENT XIV , *François-Laurent Ganganelli* , décédé le 22 septembre , après avoir occupé le saint-siège pendant cinq ans & quatre mois. Formation du conclave pour lui donner un successeur. Le sacré college ne peut être composé que de

44 cardinaux au plus , y ayant un grand nombre de chapeaux vacans.

Naples. Fin des troubles de Palerme. Les habitans de cette ville, qui s'étaient révoltés, mettent bas les armes : le roi accorde une amnistie , & nomme un nouveau vice-roi.

E S P A G N E.

Les différends survenus entre les cours de Madrid & de Lisbonne , touchant les limites du Brésil & du Paraguay , & qui faisaient craindre une rupture, ont été terminés par la médiation de la France & de l'Angleterre. Chacune de ces deux couronnes gardera ce dont elle se trouve actuellement en possession.

Lettre de l'empereur de Maroc au roi d'Espagne, dans laquelle il informe S. M. C. de la résolution qu'il a prise , sur les instances des régences barbaresques , d'attaquer & de recouvrer toutes les places que l'Espagne possède sur les côtes d'Afrique. Déclaration de guerre en conséquence , de la part de S. M. C. & ordre de mettre ces places en bon état de défense.

P O R T U G A L.

L'empereur de Maroc envoie un ambassadeur à la cour de Lisbonne ; & la treve qui subsistait entre les deux états , est convertie en traité de paix.

F R A N C E.

Verfailles. Mort de S. M. LOUIS XV le *Bien-Aimé*, attaqué de la petite vérole le 27 avril, & décédé le 10 mai fuivant, âgé de 64 ans & 3 mois, moins 5 jours, après un règne de 59 ans. Le Dauphin fon petit-fils eft proclamé fous le nom de LOUIS XVI. Mesdames Adélaïde, Victoire & Sophie en fuient la même maladie, pour avoir pris foïn de leur augufte pere. Cet accident détermine le roi à fe faire inoculer la petite vérole: fon exemple eft fuivi par les deux princes fes freres, & par madame la comteffe d'Artois, & cette opération eft couronnée du plus heureux fuccès. Rappel de M. le comte de Maurepas, éloigné depuis très-long-tems de la cour, & qui obtient toute la confiance du roi.

Edit de S. M. qui ordonne que les rentes ou autres dettes de l'état feront payées fans interruption, & fait remife à fes fujets du produit du droit de joyeux avènement à la couronne,

Changemens dans le miniftère. Le département de la guerre eft donné au comte de Muy; & celui des affaires étrangères, au comte de Vergennes. Les fceaux font redemandés au chancelier, & remis à M. de Miromesnil. M. de Turgot eft nommé contrôleur général à la place de l'abbé Teray, & le

département de la marine est confié à M. de Sartines. Les ducs de Choiseul & de Pralin font rappelés de leur exil, de même que d'autres personnages disgraciés sous le précédent regne.

Lit de justice solemnel, tenu par S. M. le 12 novembre. Rétablissement de l'ancien parlement, du grand-conseil, de la cour des aides de Paris, & de celle de Clermont-Ferrand.

Le parlement de Normandie est de même rétabli, & le duc de Penthièvre se rend en Bretagne, pour réintégrer celui de cette province sur l'ancien pied, & y tenir les états.

Edit du roi qui permet la libre circulation des bleds d'une province à l'autre.

A N G L E T E R R E.

Les habitans des colonies Anglaises en Amérique, prétendent qu'on ne peut leur imposer aucune taxe, à moins qu'ils n'y aient consenti, & refusent de se soumettre aux actes du parlement, à moins qu'ils n'y aient des représentans. En conséquence de quoi ceux de la ville de Boston jettent à la mer tout le thé que la compagnie des Indes Orientales y avait envoyé, parce qu'il était chargé d'un impôt. Plusieurs autres villes & provinces prennent le même parti. Acte du parlement, qui statue que le port de Boston sera fermé, tout commerce interdit avec cette ville, & indemnisation pour la com-

pagnie des Indes. Le général Gage est nommé gouverneur de la Nouvelle-Angleterre, & il part avec un corps de troupes pour s'y rendre. Changement dans la forme du gouvernement de la province de Massachusset-Bay. Résolution prise par les colonies de soutenir la ville de Boston. Etablissement de bureaux de correspondance entr'elles. Congrès général de leurs députés, tenu à Philadelphie. On requiert préliminairement les négocians de suspendre toute importation venant de l'Angleterre, & on sollicite la révocation des derniers actes du parlement contre Boston, dont les habitans soutiennent le long blocus avec fermeté, & sont assistés par leurs voisins. On offre de fournir de la part des colonies un revenu annuel au roi, & de dédommager la compagnie des Indes.

Acte du parlement, qui ordonne qu'à l'avenir les peuples du Canada seront gouvernés, non par les loix Britanniques, mais par leurs anciennes loix particulieres. Les nations sauvages des environs de l'Ohio, profitent des troubles de l'Amérique pour faire des incursions dans la Pensylvanie.

Ordonnance du roi, qui dissout le parlement actuel, ce qui ne devait avoir lieu que l'année prochaine, & prescrit l'élection d'un nouveau pour le 29 novembre.

Le fameux Jean Wilkes , est élu maire de la ville de Londres.

Naissance d'un septieme prince dans la maison royale.

P A T S - B A S.

Bruxelles. Essai de navigation intéressant pour ces provinces. Un bâtiment sorti de la Charante , chargé d'eaux de vie , & destiné pour Ostende , est entré dans les canaux de Bruges & de Gand , & est parvenu jusqu'au bassin de Bruxelles.

La Haye. Les états de Hollande consentent à l'augmentation proposée par S. A. le prince Stathouder, moyennant qu'il soit prélevé annuellement une somme pour l'entretien de six frégates sur la Méditerranée , & que le surplus soit employé à augmenter le nombre ou la paie des troupes.

S U I S S E.

Conférences tenues à Soleure au mois de février , entre S. E. Monseigneur le chevalier de Beaufort , ambassadeur de S. M. T. Ch. & les députés du L. Corps Helvétique.

Le bref concernant les jésuites est exécuté dans le L. canton de Lucerne.

NOUVELLES POLITIQUES DE 1775.

T U R Q U I E.

Constantinople. Kerim - Kan , usurpateur de la Perse , forme des prétentions sur un

district aux environs de Balsora , & paraît vouloir les soutenir par les armes. La Porte , qui craint une nouvelle guerre , lui a envoyé un négociateur pour le détourner de ses projets.

On a vu un premier vaisseau Russe , qui a passé le détroit avec le pavillon de sa souveraine , faisant voile pour la mer Noire.

R U S S I E.

Petersbourg. Les provinces voisines de la Sibérie , ont été tellement dévastées par les rebelles , qu'elles manquent absolument de vivres. Le gouvernement y a fait passer des grains , & a traité avec divers marchands pour procurer aux habitans les moyens de subsister. La rigueur excessive du froid est cause que le départ de la cour pour Moscou est retardé. Ce sera dans cette ancienne capitale que S. M. I. recevra l'ambassadeur Turc. On a commencé à y instruire le procès de Pugatschew.

La cour paraît s'occuper de l'établissement & de l'agrandissement de son commerce sur la mer Noire , & a résolu de faire escorter par quelques vaisseaux de guerre , la flotte de bâtimens marchands qui y trafiquera.

S U E D E.

Stockholm. Treize membres de la régence de Jienkioping , accusés de malversation , se sont rendus dans cette capitale. Le roi les

a fait citer pour paraître en plein sénat. Ils y ont été reçus à huis ouverts , S. M. y siégeant en personne ; & afin de rendre cette comparution aussi solemnelle que son objet est important , elle en a fait l'ouverture par un discours très-pathétique. On a lu ensuite publiquement tous les articles à la charge des accusés , & on leur a accordé vingt-deux jours pour y répondre.

Le roi a ordonné l'établissement de plusieurs greniers publics. Les cultivateurs seront obligés d'y verser chaque année une certaine quantité de bled ; mais lorsque cette livraison leur sera trop onéreuse , S. M. fera acheter à ses dépens les grains nécessaires pour que ces greniers soient toujours suffisamment remplis.

La société *Pro amico* , fondée à Gestle dans la contrée de Gestrickland , a fait ériger une colonne à l'honneur de Gustave - Vasa , & elle a été placée dans le lieu même où ce prince exhorta en 1521 les Helsingiens à se joindre à lui pour s'opposer au tyran qui opprimait la Suède. Ce monument est orné d'une inscription qui en fait connaître le but & l'époque.

P O L O G N E.

Varsovie. La commission établie pour l'administration des biens que possédaient les jésuites dans le royaume , a sommé pour la

derniere fois ceux qui les ont acquis , de se pourvoir des diplomes nécessaires , pour que l'on soit en droit de leur en faire payer la rente convenue. Tel est le désordre qui regne aujourd'hui dans la Pologne , que plusieurs magnats jouissent tranquillement de ces biens , tandis que l'éducation de la jeunesse est négligée , & que les ex-jésuites n'ont point de pension.

Le comte Oginski , grand-général de Lithuanie , est arrivé de Paris dans cette capitale. Il a été admis à baiser la main du roi , avec qui il a eu ensuite un long entretien.

Les revenus annuels du roi ont été fixés par la délégation à 7 millions de florins polonais ; le royaume & le grand-duché en fourniront 5 ; & les 2 autres , affectés pour la table du monarque , seront pris sur les biens royaux.

I T A L I E.

Rome. On espere que l'arrivée & l'entrée au conclave du cardinal de Solis accélérera l'élection d'un souverain pontife. En attendant , on fait des prieres publiques , on rend des ordonnances , & tout est prêt pour l'ouverture de l'année sainte.

S. A. E. Palatine est arrivée dans cette capitale sous le nom de comte de Heydeck , & avec une suite peu nombreuse. Après avoir vu ce qu'on y trouve de plus intéres-

fant, ce prince s'est rendu par terre à Livourne, & de là à Florence.

Venise. Le fameux *Ridotto* de cette ville vient d'être supprimé, & tous les jeux de hasard sont défendus dans les états de la république. Voici l'écrit qui a été imprimé & publié à ce sujet.

*Ordonnance du grand-conseil de Venise, du
27 novembre 1774.*

NOTRE république fut formée & elle s'est heureusement accrue sous les auspices de la piété, des bonnes mœurs & de la modération, qui ont tant d'influence, qui sont liées à l'observation des coutumes de nos peres. Elle doit donc être continuellement attentive à préserver ces fondemens de la prospérité publique & des loix; elle occupe sa vigilance à observer le cours dangereux de chaque vice, parce que c'est le vice qui les corrompt & les dissout.

Entre ces vices, on convient généralement que le jeu fut toujours le plus odieux, parce qu'il est le plus directement contraire à ces fins si pleines de sagesse. Cependant malgré des conséquences si graves, tous les gens de bien voient avec douleur, que les jeux de hasard, les paris, & d'autres sortes de jeux violens se répandent toujours davantage; en sorte que l'on voit se fortifier des excès,

dont l'effet inévitable est d'altérer le principe de toutes les vertus publiques & particulières.

Il faut donc arrêter les progrès toujours rapides d'un mal qui est soutenu par la plus violente de toutes les passions, par l'espoir trompeur de s'enrichir rapidement ; mais dont la fin est d'apporter la désolation dans les familles, la ruine de l'industrie & de l'état, de répandre le mauvais exemple & l'habitude d'une vie oisive, féroce & vicieuse. C'est pour cet effet que l'autorité publique doit incessamment accourir ; c'est elle qui doit employer la sévérité des loix, pour réprimer un abus funeste, qui menace les mœurs publiques & le bien général de la nation, qui altère les maximes de notre république, & qui par-là même ne doit plus être envisagé comme un mal qui tombe sur quelques particuliers, mais comme une source pernicieuse de maux très-dangereux pour la république & pour l'état.

Et comme ce vice abominable prend sa source & ses appuis dans la maison publique si séduisante de la Redoute, où le jeu, qui est continuel, général & violent, fait des impressions si fortes & si profondes, que lors même que l'acte cesse pour un moment, conserve pendant toute l'année sa coupable influence sur la ville séduite.

En conséquence il a été ordonné que la maison située dans le quartier de Saint-Moïse, connue sous le nom de Redoute, soit & doit être dès aujourd'hui & dans tous les tems de l'année fermée pour jamais à cet abus si dangereux. Et afin d'employer tous les moyens possibles pour rendre la présente résolution plus ferme & la défense immuable, il a été arrêté que le sénat, en préservant & en assurant dès ce jour l'intérêt du propriétaire de ladite maison, pourra s'arranger avec ledit propriétaire pour qu'elle soit convertie en quelque usage public. Pareillement le sénat devra rembourser promptement tous ceux qui auront quelque compte à produire pour des travaux & réparations qu'ils y auront faits, & qui seront en état de prouver la légitimité de leur prétention.

Le vice du jeu ainsi supprimé dans son principal siege, on a pareillement résolu & absolument ordonné que l'on ait à s'abstenir entièrement, dans toute l'étendue de notre domination de terre & de mer, comme aussi sur notre flotte & parmi tous ceux qui composent l'ordre militaire, de tous les jeux de hasard & les paris sans aucune exception, aussi bien que de tous autres jeux, dans lesquels l'on hasarde des sommes considérables. Défendant dorénavant à toute personne, de quelque condition qu'elle puisse

être, d'oser en aucun lieu jouer aucune sorte de ces jeux détestables.

Et afin que les plus secretes contraventions soient infailliblement découvertes, on remet aux inquisiteurs d'état le soin & l'autorité nécessaire pour faire exécuter la présente délibération, en sorte que par la prompte efficace des moyens qu'ils emploient, ce vice fatal soit enfin extirpé, pour l'avantage & la consolation de l'état, à l'honneur & à la gloire de la piété, de la religion, de la sagesse de notre patrie.

Pour l'affirmative. . . . 720 suffrages.

Pour la négative. . . . 21

Suffrages indécis. . . . 22

Bastia. Les soins que se donne le comte de Narbonne, commandant des troupes Françaises dans cette isle, réussissent peu à peu à la purger des bandits dont elle est infectée. Deux chefs & plusieurs d'entr'eux sont venus se rendre à lui, ne se réservant que la vie sauve & l'exemption des galeres. Ils seront transportés en France.

S U I S S E.

Berne. Les lettres d'Italie portent que l'on a ressenti plusieurs secousses de tremblement de terre, tant à Modene qu'à Parme; mais elles ont causé peu de dommage. On croit y trouver la cause de la température chaude que l'on a éprouvée en Suisse, où les vents de sud ont régné pendant 18 jours.

Manheim. Le 168^e tirage de la loterie électorale Palatine s'est fait le 29 décembre en la manière accoutumée. Les numeros qui ont été extraits de la roue de fortune, sont :

58. 55. 88. 49. 34.

Le 169^e tirage s'est fait le 19 janvier 1775, & les numeros sortis sont :

85. 78. 48. 44. 28.

Le 17 tirages de la susdite loterie électorale, fixés pour l'année 1775, s'exécuteront comme suit ; favoir :

- Le 169 jeudi 19 janvier.
 - 170 jeudi 9 février.
 - 171 jeudi 2 mars.
 - 172 jeudi 23 mars.
 - 173 mercredi 12 avril.
 - 174 jeudi 4 mai.
 - 175 mercredi 24 mai.
 - 176 mercredi 14 juin.
 - 177 jeudi 6 juillet.
 - 178 jeudi 27 juillet.
 - 179 jeudi 17 août.
 - 180 jeudi 7 septembre.
 - 181 jeudi 28 septembre.
 - 182 jeudi 19 octobre.
 - 183 jeudi 9 novembre.
 - 184 jeudi 30 novembre.
 - 185 jeudi 21 décembre.

F I N.



T A B L E.

I. PARTIE. Annales littéraires de la Suisse.

- I. *Encyclopédie, ou dictionnaire universel raisonné des connaissances humaines.* page 3
 II. *Mémoires & observations recueillies par la société économique de Berne, pour 1772.* 11
 III. *Elémens d'histoire générale, ancienne & moderne, par M. l'abbé MIILOT.* 18

II. PARTIE. Annales littéraires de l'Europe.

- I. *Voyages faits en Russie, pour la recherche des trois regnes de la nature, par M. le docteur GMELIN.* 30
 II. *Voyage en Ecoſſe & aux isles Hébrides, fait en 1772.* 43
 III. *Séance de l'académie royale des sciences de Lyon.* 45

III. PARTIE. Pieces fugitives.

- I. *Idées sur la fécondation des plantes; par M. BONNET. Suite.* 49
 II. *Lettre d'un Parisien, à son retour d'un voyage en Suisse.* 65
 III. *Lettre aux Editeurs.* 74
 IV. *Les rats. Fable, par M. l'abbé AUBERT.* 77
 V. *Vers de M. GRESSET.* 79

VI. *Bazile. Anecdote française. Par M. D'ARNAUD.* 84

IV. PARTIE. Annales politiques de l'Europe.

Précis des principaux événemens politiques, qui ont eu lieu pendant le cours de l'année

| | |
|------------------------------|-------|
| 1774. | 104 |
| <i>Turque.</i> | ibid. |
| <i>Russie.</i> | 106 |
| <i>Suede.</i> | 107 |
| <i>Danemarck.</i> | 108 |
| <i>Pologne.</i> | 109 |
| <i>Allemagne.</i> | 111 |
| <i>Italie.</i> | 113 |
| <i>Espagne.</i> | 114 |
| <i>Portugal.</i> | ibid. |
| <i>France.</i> | 115 |
| <i>Angleterre.</i> | 116 |
| <i>Bays-Bas.</i> | 118 |
| <i>Suisse.</i> | ibid. |
| | |
| <i>Turquie.</i> | ibid. |
| <i>Russie.</i> | 119 |
| <i>Suede.</i> | ibid. |
| <i>Pologne.</i> | 120 |
| <i>Italie.</i> | 121 |
| <i>Suisse.</i> | 125 |

